Les Joyeuses dames de Paris

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Neuville, J. de. Les Joyeuses dames de Paris. 1867.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

8° Z. 7335

ami Lecygne
souvenir de l'auteur

LES

JOYEUSES DAMES

DE PARIS

8° Z Le Senne 7335

Paris. — Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné,
rue du Four-St-Germ., 43.

LES

JOYEUSES DAMES

DE

PARIS

Le Réveil de Paris. — Mabille.
Considérations générales.
Bullier. — Les bals excentriques.
Les Concerts. — Les Cafés-Concerts.
Une excursion à Joinville-le-Pont.
Les Restaurants.
Deux heures après minuit.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDS
IMPRIMÉS
7833

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—

1867

AVANT-PROPOS

—

Comment ce petit livre sera-t-il jugé ?

C'est une question naïve qui peut prêter à dire aux gens qui ont l'esprit facile, joyeux et équilibré, mais qui tourmente toujours l'intelligence d'un pauvre auteur lorsqu'il a rangé ses pensées noires sur du papier blanc.

Sans vouloir imposer aux lecteurs une appréciation qu'il sera parfaitement libre de formuler puisqu'il

aura payé pour cela, je prétends dire ici sinon comment on jugera ces quelques pages, mais pourquoi et de quelle façon l'on devrait les juger.

— Pourquoi ?

Parce que tout livre qui rassemble une série d'observations, les commente et les classifie intelligemment, de bonne foi, porte en lui-même, — quelqu'imparfaite ou quelque frivole qu'en soit l'exécution, — des conclusions morales que les lecteurs qui savent comprendre sont obligés de dégager.

Un livre est toujours le produit d'une excitation.

L'auteur peut être un âne ou un

érudit, un fou ou un philosophe, un sot lugubre ou un sot amusant, et — suivant ces diverses hypothèses il réalise plus ou moins sa conception ; mais, lorsqu'il a pris la plume il a obéi à un sentiment qui sort de l'ordinaire mesure des sentiments humains ; il a suivi une impulsion tout autre que celle que lui impriment communément ses instincts, ses habitudes et ses besoins naturels.

Et le lecteur, c'est-à-dire l'oisif curieux et cultivé doit, avant de juger définitivement l'homme et l'œuvre remonter au principe de cette excitation, à la cause de cet effet et en dé-

couvrir la pensée première qui est peut-être une pensée juste.

Voilà pourquoi, lorsqu'on aura parcouru ces quelques pages, l'on devra se demander pendant dix secondes ce que l'auteur a bien voulu dire, répondre et n'y plus penser ensuite.

— Comment devra-t-on ou devrait-on les juger ?

A mon avis, sans s'occuper du titre, du texte, des détails de l'exécution, des scandales et des malices.

Tout ce qui est moi dans ce livre je vous l'abandonne et je vous prie de l'oublier ; tout ce qui est le temps, les mœurs, la vie actuelle, ses passions,

ses vertus, ses vices doit être con-
servé et retenu.

En effet, le titre n'est peut-être point justifié, le texte est sans doute mal écrit, les détails sont certainement scabreux, l'exécution malhabile, les scandales déplorables, les malices de mauvais goût : mais le temps, les mœurs, la vie réelle y reflètent le temps présent, les mœurs générales, la vie d'un monde, — et c'est ce reflet qu'il faut saisir.

Mais, s'écriera sans doute un monsieur sage et positif, quel sera le profit que l'on retirera de tout ce tra-

vail ? De quoi vous mêlez-vous, barbouilleur? Croyez-vous donc qu'on y songe à votre livre et qu'o nait le loisir et la volonté de le méditer comme la Bible ou le Coran? Vraiment ce serait bien la peine, et si le public veut l'achet er trente sols, tenez-vous en repos, brave homme, et ne vous inquiétez pas du reste.

Le monsieur sage aurait raison si mon livre était ce qu'on appelle, — quelquefois par antiphrase, — *un livre sérieux*, et s'il était possible de le méditer seulement pendant cinq minutes : mais je n'écris cet avant-propos que pour prévenir les réflexions défavorables qui pourraient

germer dans l'esprit d'un désœuvré, pendant la minute qui suivra la lecture de mes dernières lignes et enfin par *loyauté commerciale*.

Il y a un article du Code pénal français qui punit sévèrement tout commerçant qui trompe sur la qualité de la marchandise vendue. Un homme qui aurait payé cette brochure ne pourrait certainement me faire condamner parce qu'il trouve le livre insuffisant ou mauvais, mais il pourrait, suivant son humeur, se plaindre de ce quo'n ne lui donne pas assez de morale ou de ce qu'on lui en donne trop, dire qu'il n'y a pas assez de

sauce ou pas assez de substance, et envoyer à tous les diables les brochuriers qui font les brochures et les brochures qui se vendent trente sols.

Ce serait, avouez-le, un résultat déplorable et j'ai pris soin d'écrire ceci pour le prévenir.

LES

JOYEUSES DAMES

DE PARIS

I

LE RÉVEIL DE PARIS

Paris se lève. — Les machines et les êtres. — Différence d'un philosophe, d'un rhéteur, d'un politique et d'un écrivain. — Le marquis d'Argens et Frédéric, roi de Prusse. — *Diis ignotis*. — Saint Denis l'Aréopagite et les cocottes. — Les lorettes et les brebis de madame Deshoulières. — On arrive.

Il y a dans la vie quotidienne de Paris une heure effrayante et délicieuse, où l'in-

tensité des forces expansives s'exagère et s'unifie, où le mouvement devient fièvre, la sensation, plaisir brutal ou douleur amère; l'élan, attraction maladive; où les désirs et les besoins deviennent fureurs et rages irrésistibles.

—

C'est l'heure où, la journée du travail finie, la journée du plaisir commence, où les hommes cessent d'être des machines pour redevenir des êtres et de produire pour dépenser. C'est le soir.

—

Cohue vertigineuse, les foules haletantes se pressent pour s'amasser et se dissiper aussitôt, les passions se heurtent, se croisent, s'unissent, les poitrines respirent, les lèvres sourient, les visages pâlis rougissent, les nerfs se détendent,

les corps se redressent. Paris qui dormait se réveille; il paraissait mort accablé de labeurs, de préoccupations et de charges; il se relève : il vit.

Les voitures alors, comme les flots d'un grand fleuve, contenus par les quais d'une ville immense s'écoulent se heurtant et cherchant à se dépasser entre les bordures de granit et d'asphalte : tout crie, tout remue, tout palpite. C'est bien là la vie, la vie de la cité impériale, la vie de toutes les civilisations avancées, la vie moderne en un mot avec ses douleurs intenses jusqu'à l'abrutissement et ses joies puissantes jusqu'au vertige, avec ses beautés poussées jusqu'à l'horreur et ses horreurs poussées jusqu'au sublime.

Devant ce spectacle un philosophe réfléchirait, un rhéteur déclamerait, un historien chercherait la justification d'un système ou d'une théorie politique, un romancier divaguerait : un écrivain qui est de son temps, qui ne le dédaigne ni ne l'admire, qui est à la fois assez moral pour n'être point méprisable et assez corrompu pour n'être point ridicule, se contentera de suivre le courant sans passion, sans parti pris, comme à l'aventure et de raconter son voyage sinon avec esprit, du moins avec gaieté.

Il est neuf heures : les gens riches ont dîné, les gens aisés ont mangé, les autres se sont nourris ou se sont repus : tous sont presque heureux.

Le boulevard est encore imprégné de l'odeur des poisons ou des cuisines ; on

sent courir dans l'air, sur ce point précis de cette agglomération où la vie s'est comme centralisée, des effluves de jouissance, des vapeurs chaudes qui troublent les sens les plus froids et chassent la raison, la sagesse, les vertus et leur cortége.

C'est un mouvement tout spécial, un tourbillon qui vous entraîne on ne sait où. Ce sont des bruits que vous ne pouvez entendre que là, qui vous font tressaillir, et palpiter, et crier de joie. C'est un plaisir indéfini, indéfinissable qui ne résulte pas de la satisfaction de l'un de vos sens, mais de la satisfaction de tout votre être bestial et instinctif, qui vous absorbe, s'infiltre dans vos veines, et vous charme, et vous enivre.

C'est une fascination, une magie : c'est Paris, c'est sa séduction.

Ivresse terrible et dangereuse ! on com-

prend, lorsqu'on l'a ressentie, qu'on la désire et qu'on la craigne, et qu'on lui sacrifie tout, sa vie, sa fortune et tout le reste. On comprend qu'il y ait des hommes qui l'appellent de l'exil avec des fureurs et des larmes. On comprend les paroles du marquis d'Argens, à qui Frédéric demandait ce qu'il ferait s'il devenait roi de Prusse et qui répondait :

— Sire, si j'étais roi de Prusse, je vendrais mon royaume, j'achèterais de belles terres en France et j'irais vivre en paix à Paris.

Cependant les longues chaussées qui descendent des hauteurs de Montmartre ou de Bréda sont encombrées de jeunes femmes qui, deux à deux et souvent seulettes, s'en vont doucement et dans leurs beaux atours chercher là-bas l'aventure.

Pour qui ces fleurs, cette soie, ces dentelles et ces bijoux, et ces cheveux vrais ou faux, or ou crin? Pour qui ces sourires qui découvrent une âme, ces œillades qui parlent d'un cœur, ces soupirs qui dévoilent des souffrances ou des ardeurs, des résignations ou des violences?

Pour l'*inconnu*... *Diis ignotis*.

Saint Denis l'Aréopagite, qui évangélisa, dit-on, la vieille Lutèce, visitant les temples d'Athènes avec Paul, l'apôtre inspiré, vit, dans cette ville des philosophes, un autel dédié aux dieux inconnus. Si le patron des Parisiens et des Parisiennes descendait du ciel sur le boulevard, entre neuf et dix heures, il retrouverait cet étrange culte dans le cœur de toutes les cocottes.

— —

L'*inconnu*, homme dur, inflexible, cruel,

exigeant, tenace, c'est l'ennemi cuirassé d'un triple airain et que cependant *il faut* vaincre : c'est vous, c'est tout autre, c'est moi.

Ce troupeau, plus joli, plus enrubanné, plus frisé, plus parfumé que tous ceux que gardait, en poésie, madame Deshoulières, descend, descend toujours. Il se répand sur cet espace, si vaste quand on le mesure en géomètre, si restreint quand on l'examine en philosophe, où tout homme intelligent ne peut se dispenser de vivre ou d'avoir vécu, et qui s'étend du faubourg Montmartre à la Madeleine.

Là, il se divise et se disperse.

— Où va l'élite? Où va le commun, *vulgum pecus*? Où va la tourbe? Où va le flot? C'est ce nous allons dire.

Les lumières sont moins rares, les passants plus joyeux, les propos plus libres, et cependant l'élite ne s'arrête guère.

—

On échange un regard, un sourire, un mot, on s'assied presque, on babille, on plaisante, mais on avance toujours comme si l'on était poussée par une force implacable ou par un aveugle instinct. On marche sans fatigue d'ailleurs, et portée par l'espoir : et après avoir respiré les roses et flairé les promeneurs au marché aux fleurs de la Madeleine, après avoir entendu trois hurlements de comique ou de ténor, — il n'y a pas de différence ! — en passant devant les cafés-concerts des Champs-Elysées, après avoir subi quelques gauloiseries sans conséquence et rendu quelques injures, à la

hauteur du rond-point, aux employés qui se déguisent tous les soirs en hommes riches, on arrive.

—

On voit une porte illuminée derrière laquelle on distingue quelques messieurs cravatés comme des notaires et assis sur des chaises curules en bois, quelques arbres en coton, en sucre de pomme ou en imitation quelconque, au feuillage desquels on a éprouvé le besoin d'attacher aussi des lampions. C'est MABILLE.

II

MABILLE

Les Lapons, les Yankees, les Indiens rouges, les Caraïbes, les Chinois et le *cavalier seul*. — Princes et coiffeurs, ambassadeurs et chefs de cuisine. — La vieille garde. — Le quadrille. — Léon Rigat, Charles, Oscar et Nourigat. — Ida, Berthe, Turlurette et Caroline. — Alice, Cora Pearl, madame Auxerre, Gongloff, Romanoff, Olga, Caroline Hasset, Reine, Fille-de-l'Air, Hortense, Blanche Lamberti, la Régilière, Anna Coste, Laura, Muret, Mackensie, Finette, Resuche, C. Berthier, la comtesse de Roquemaure, etc., etc.

Le boulevard et la bataille de Waterloo.

Dans les steppes de la Russie, dans les prairies verdoyantes et inexplorées de l'Amérique, sur les sommets du Chimboraço et sur les bords du fleuve Amour,

au levant, au midi, au couchant, à l'aurore et dans les pays inconnus, qu'un être à face et à voix humaines prononce ce mot : *Mabille!* il verra peut-être un Lapon ou un Yankee, un Indien rouge ou un Chinois, un Arabe ou un Caraïbe se dresser à l'instant et ébaucher timidement un cavalier seul.

Le monde a passé par là.

—

Ce coin de terre parisienne où les fleurs, empestées par les âcres émanations du gaz, ne peuvent naître et doivent mourir, où l'air fane tout ce qu'il effleure, où le gazon est jaune et les arbres bleus, offre aux hommes affolés plus d'attraits mystérieux, plus de séductions puissantes que les jardins embaumés de l'Asie où les roses sont éternelles, que les sommets des monts neigeux où l'air pur rend la

vie aux cœurs épuisés, que les champs fertiles, que les forêts impénétrables.

—

On vient là, de partout : un sourire aux lèvres si l'on est dédaigneux et riche, un regret au cœur si l'on est pauvre. Mais qu'importe ! on y vient.

Un prince y coudoie un coiffeur, un ambassadeur un chef de cuisine, vous et moi tout le monde et pire que tout le monde : le prince, l'ambassadeur, vous, moi, savons fort bien ce que nous faisons, et nous rions, et nous marchons, et nous suivons la foule en lorgnant, de ci, de là, quelques figures.

—

Voilà pourquoi plus tard, lorsqu'on est avocat ou notaire en France, général en Bolivie, prince au Brésil, consul en Amérique, commerçant en Chine, aventurier

au diable, on tressaille en lisant sur un journal qui enveloppe de vieilles bottes : CE SOIR MABILLE ; et l'on reconstitue par la pensée ces soirées de bruit ou de fièvre. On se dit : Elles étaient là ! Rosine ou Turlurette, Agnès ou Madeleine, Margot ou Catin.

Hélas ! elles y sont encore : c'est la *vieille garde*...

La *vieille garde* est la troupe que les observateurs passent en revue avec la plus grande attention. Les raisons ne manquent pas pour ce faire.

Yeux éteints, cheveux trop noirs, trop blonds ou trop lourds, dents trop blanches, mains sèches et débiles, corps bouffis ou

décharnés, teints sans couleur, voix éraillées : voilà ce qui reste.

Elles font un tour et se fatiguent vite. Elles vont s'asseoir à côté du café et restent là bien tranquilles à regarder les jeunes qui passent, à épier parfois un souvenir et à étaler leur toilete qui est presque une vraie toilette. Seules, elles sont à peu près *habillées*.

Les jeunes mettent un plumet bleu sur un chapeau rouge, et ça leur est égal — elles sont jolies; — mais celles-ci ont du goût. Le goût, comme tous les biens profitables, arrive toujours trop tard.

Cependant l'orchestre prélude : on se lève, on se presse, on se groupe. C'est le quadrille.

Les danseurs et les danseuses forment, ici, une classe à part, je suis presque tenté de dire un genre neutre ou un sous-genre, — mais pour les hommes seulement.

Ces messieurs et ces dames se recrutent, se choisissent, s'allient suivant des lois particulières qui régissent ces espèces et que l'on peut aisément surprendre.

Je me bornerai simplement à constater un fait :

Dans leur vie publique, les danseuses sont fidèles..... J'ai l'air de dire une monstruosité : cela signifie seulement qu'elles ne dansent qu'avec leur danseur attitré.

Dans leur vie privée..... On doit, ma foi, se tirer des plus mauvais pas avec des déclarations de principes : or je déclare que leur vie privée ne me regarde point.

Aujourd'hui, le quadrille principal se compose de MM. Léon Rigat, Charles, Oscar et Nourigat, et de mesdemoiselles Ida, Berthe, Turlurette et Caroline.

Du côté des hommes, les deux individualités les plus remarquables sont Léon Rigat et Charles.

Le premier, grand, brun, pâle, a les allures et la face d'un pierrot qui aurait manqué sa vocation. *Il danse triste*, mais il réussit cette tristesse : cela vous porte aux nerfs et presque au cœur. Son grand chapeau rejeté en arrière, son nez qui dépasse les proportions communes, ses yeux sans flamme et cependant vivants et comme narquois, sa pâleur navrante, ses gestes vagabonds ont une sorte d'éloquence. Ce serait l'homme qu'il faudrait pour conduire une Danse macabre.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F

Charles est son contraste. Blond, pâle et souriant c'est un satisfait. Il agace sa danseuse, qui lui tape sur le dos à poing fermé, et il saute, il se cambre, il s'écartèle, tout cela comme un gandin avant un souper. Il a, certes, une conviction : il paraît croire qu'il s'amuse, et peut-être s'amuse-t-il !

Du côté des dames, il convient de tout citer.

Ida et Berhe sont blondes : l'une est vive et presque sérieuse, l'autre rit toujours et se remue moins.

Turlurette et Caroline sont brunes et répresentent, elles, la grande école — la pure, la vraie, — celle du grand écart et du coup de pied à la hauteur de la butte Montmartre.

On peut expliquer l'effet que produit un quadrille à Mabille et l'empressement des hommes de toute sorte pour ce genre de spectacle, par l'illusion que doit engendrer l'ensemble de cette mise en scène.

Tous les détails en sont connus et quelquefois repoussants, il s'en dégage néanmoins un attrait, je dirais presque un charme.

Pour parler esthétique, c'est un *pittoresque* en dehors des conditions naturelles, et conséquemment au-dessus de ces conditions. Cela n'a d'équivalent dans aucune civilisation, de précédents dans aucun monde, d'idéal dans aucune imagination, et pourtant cela est admis, compris, rêvé même par tout le monde.

Pourquoi ?

Si j'étais Allemand, philosophe et laborieux, je vous répondrais par une phrase qui couvrirait trois pages et serait à peu près inintelligible, mais très-savante. Je suis Français, homme de plaisir et paresseux ; j'aime mieux m'essuyer le front et reprendre ma narration descriptive.

Le quadrille est d'ailleurs, à Mabille, le seul morceau que l'on écoute et que l'on voie.

Livrez-vous, pauvres musiciens, aux élucubrations les plus folles, aux inventions les plus étranges, aux inspirations les plus originales pour entraîner les masses aux accords mélodieux d'une valse, d'une mazurka ou d'une polka, vous n'obtiendrez pas même un moment de silence et d'attention !

Pendant que l'archet magique court sur les cordes enchantées, évoquant les enivrements, les regrets, les soupirs et

les prières, on se promène, on rit, on fredonne la *Belle Hélène* et l'on se bat à coups d'éventail.

C'est précisément alors que l'on se montre et que l'on promène sa marchandise.

Mabille n'est décidément ni le pays du sentiment ni le sanctuaire de la musique de danse, n'en déplaise aux amoureux, aux gens de lettres et aux croque-notes.

Énumérons, avec quelque détail, les célébrités qui passent.

En fait de promeneuses de marchandise, voici d'abord :

ALICE, L'EX-PROVENÇALE. Ses séductions disparaissent sous son embonpoint. Il lui serait, je crois, parfaitement impossible, aujourd'hui, de se livrer aux

douceurs du grand écart, comme jadis au Casino ; mais elle s'en console peut-être en prenant les airs d'une femme posée, — je dirais presque établie.

Je l'ai prise à première vue pour une exposante de banlieue, et je ne me suis trompé qu'à demi, puisqu'elle est toujours accompagnée d'une jeune fille brune, juste assez jolie pour ne point faire crier, qui est habillée couleur Bismark et guidée comme par une mère prudente.

Si cette demoiselle ne fait point son chemin, les députés obscurantistes auront, l'année prochaine, un fier argument à opposer à leurs confrères qui proclament l'utilité de l'éducation.

—

CORA PEARL, suivie régulièrement de quelques petits crevés qui se perdent dans sa robe, — je n'ose dire dans ses

jambes, — émerge un instant sur cet horizon.

Sa tête intelligente, bestiale et rude, son corps assez ferme et assez flétri pour inspirer toutes les fureurs sensuelles, son sourire gracieux et gauche, ses yeux profonds et maladifs forment un ensemble de séductions incompréhensibles et qui s'harmonise avec tout ce que l'on voit dans cet étrange rêve.

Elle a, d'ailleurs, derrière elle tout un passé fantasque, sinon fantastique, et l'on pourrait peut-être aussi lui découvrir un grain de philosophie.

Jeune, elle jouait la comédie, — en français, prenez-y garde, — sur des tréteaux dans un faubourg de Londres. Elle s'éprenait de temps en temps d'un hussard ou d'un higlander, d'un lancier rouge ou d'une cuirasse, et, tout affolée, cou-

rait sur les bords du Rhin en robe décolletée.

Temps de bohème et de vraie jeunesse, n'êtes-vous jamais regrettés?

Elle vint néanmoins assez tôt à Paris et formulait déjà ses théories galantes, qui se résumaient dans ce mot terrible et profond qu'elle adressait à une fille morte depuis :

— Exagérons-nous toujours, disait-elle. C'est le secret des succès de notre temps. Exagérons-nous !

De la théorie à la pratique, il n'y a que la distance de la volonté à l'action.

Cora était faite dès lors.

La femme qui prononçait un tel mot était une courtisane de grande race, une tarente de Phryné et d'Impéria, d'Emma Lyonna et de Lolla Montès.

Elle réussit donc.

Elle a payé depuis ses marchands à la

toilette, qui s'étaient mis quatre pour la lancer; elle a eu des procès avec ses fournisseurs pour des chemises de quinze cents francs; elle a vu évaluer le mobilier de sa chambre à coucher plus de soixante mille francs et vendre à la criée la clef de la serrure dix-huit mille; elle a débuté aux Bouffes; elle a dansé, joué, gagné, perdu, regagné : sa vie est complète, et l'on doit l'admirer, la louer, la laisser vivre en paix et, plus tard, lui composer pour l'honneur du temps une épitaphe impériale.

—

Puis encore :

Madame AUXERRE, illustrée par ses relations avec une maison royale étrangère, et qui a gardé de ces fréquentations le goût du monde et des fêtes.

Elle a plus d'esprit que tout le monde

qui en a, dit-on, plus que Voltaire, et plus de beauté qu'un malheureux écrivain n'aurait de mots pour la décrire.

Puis viennent :

La GONGLOFF, jolie brune allemande qui sait consoler les vieillards et élever les jeunes gens.

Elle habite, sur les hauteurs du quartier Vintimille, un appartement qui est l'asile — je ne dirai pas de la vertu, je n'en sais absolument rien, — mais de sa mère.

Relire, à propos de ces cohabitations, une célèbre chanson de Nadaud.

La ROMANOFF, qui a plus de diamants que de cheveux, et aussi, je crois, que de perles dans la bouche.

OLGA, fille de gendarme, qui change de nom chaque fois qu'elle change d'appartement.

CAROLINE HASSET, qui est adorable et blonde comme on ne l'est plus, malgré ses trente-cinq printemps.

REINE, jadis bonne d'enfants, aujourd'hui bonne..... pour un député à cinq mille francs par mois.

Elle est désolée seulement d'avoir un cocher, ancien professeur de rhétorique, qui ne peut s'empêcher d'éternuer chaque fois qu'elle lui crie : — *Mes choux-aux !*

FILLE-DE-L'AIR, qui cultive en

même temps la chorégraphie, la littérature et les beaux-arts, en compagnie de M. Arsène Houssaye.

On a vu même un jour le blond Arsène et la brune *Fille-de-l'Air*, vaguant et divaguant sur les hauteurs de Ménil-montant.

Et l'on s'étonne que Dumas se fasse photographier en manches de chemise.

Dumas est excusable, il a du tempérament, lui !...

HORTENSE DOUGLAS, qui a de beaux yeux et qui fait corriger ses fautes d'orthographe par un économiste distingué qui est en même temps un orateur de la vieille roche. Elle est née à Orléans, dans une maison que les habitants montrent encore aux étrangers avec beaucoup de complaisance, et a gardé de son ter-

roir une aigreur qui la porte quelquefois à des excès de langage.

Quoiqu'elle soit à bonne école, elle ignore absolument les ressources de la langue parlementaire.

—

BLANCHE LAMBERTI, qui fut toujours laide et ne cessa jamais d'enlaidir.

—

La RÉGILIÈRE. Elle est adorable, ma foi! Et s'il était permis à un simple plumitif de se mettre en scène lui-même... Mais je rentre dans le devoir, et je reprends ma gravité et mon énumération.

—

ANNA COSTE est ce que nos pères appelaient, avec assez de bon sens, une

brune piquante. Ce n'est pas précisément un bas bleu, oh non !... elle ne sait ni lire ni écrire, mais celui qui oserait lui en faire un reproche n'a certainement pas connu mesdames Olympe Audouard et Jenny Tirecuir, dite Sabatier, littératrices et jolies femmes.

LAURA, qui témoigne toujours beaucoup de tendresse à ses compagnes, on n'a jamais su pourquoi d'ailleurs, — et qui, — ceci est encore aussi mystérieux ! — change souvent de compagnes, est une blonde friponne.

Elle soupe beaucoup et volontiers, et possède ce genre de gaieté qui peut souvent remplacer l'esprit et que l'esprit ne peut pas remplacer toujours.

La MURET, qui, dit-on, apprend le piano depuis trente-cinq ans et en est encore à jouer *les petits bateaux qui vont sur l'eau.* Elle n'apporte pas, il est vrai, son instrument à Mabille, mais elle y apporte sa personne, et les méchants trouvent que c'est assez. On dit aussi qu'elle n'a pas précisément inventé les fusils à aiguille, mais qu'elle remplace l'esprit par les prétentions. — Comme elle n'a jamais eu que des relations lointaines avec les membres du Jockey-Club, ses goûts sont essentiellement modestes et elle se contente, en fait de sport, de monter tous les dimanches une rosse efflanquée qui la promène dans les allées du bois de Boulogne.

—

MACKENSIE, dont la principale séduction consiste à parler anglais aux Français et français aux Anglais, possède encore

quelques restes. Son avarice bien connue lui conserve encore cela, comme autre chose.

—

FINETTE apparaît aussi à Mabille, mais à de rares intervalles et seulement quand elle a pu payer son cocher et son propriétaire.

Il court là-dessus une légende assez drôle qui n'a qu'un défaut, celui de ne pouvoir être imprimée. Les échos vous la rediront aux environs d'Asnières, et vous n'aurez ensuite qu'à la répandre le plus possible.

—

Enfin, ces rangs s'épaississent au point que nous n'avons plus que l'embarras des citations.

Voici :

ARMANDE RESUCHE, qui disputa devant les tribunaux le corps de son amant à la famille de celui-ci, et obtint gain de cause.

—

La BERTHIER, célèbre aussi par son procès récent.

—

La COMTESSE DE ROQUEMAURE, qui porte un vrai nom et un vrai titre à elle.

—

MARIE PELLEGRIN, actrice; CARABIN, danseuse; DIANE, ex-blanchisseuse, maîtresse d'un ex-duc régnant, lequel fut célèbre à Paris par ses diamants

et par sa passion pour le fard ; DÉLURÉE, qui a eu des malheurs ; MARIE BON, LÉONTINE NEUVILLE, et LÉONIDE LEBLANC, sur laquelle il n'y a rien à dire, parce qu'elle a tout dit elle-même. Et pourtant comme elle est jolie ! Pourquoi faut-il qu'elle ait pris un secrétaire que j'ai vu, et qui était crasseux, laid et bête ? Pourquoi faut-il qu'elle ait publié *ses* romans, et aussi, je crois, *ses* Mémoires ? Pourquoi faut-il qu'elle aime tant Hombourg, sa roulette et son trente-et-quarante ? Pourquoi faut-il, enfin ?..... Je m'arrête.

Tel est le défilé. Tout cela se presse, se foule, se heurte, se regarde et se hait ; et l'orchestre joue, et les hommes lorgnent, causent, marchandent, plaisantent, et les garçons de café servent de la bière

ou des glaces, et les danseurs se reposent.

—

Enfin l'on danse un ou deux quadrilles, on entend trois valses, une polka et un solo de piston, et tout ce monde se porte vers la partie la plus obscure du jardin : c'est le feu d'artifice.

On fait éclater trois pétards, on lance quatre fusées, on allume un feu du Bengale, on fait tourner une machine en carton qui lance des étincelles, et C'EST FINI. On sort.

—

C'est à cette heure suprême que la diversité des fortunes peut faire rêver un philosophe.

Ces dames, qui ont trouvé l'*inconnu*, s'abandonnent nonchalamment à son

bras et ont des sourires pour tous les gamins qui leur offrent des voitures et pour toutes les mendiantes qui leur proposent des fleurs fanées. Elles ont l'insolente confiance du succès et dédaignent déjà les crevettes que vont leur offrir leurs amants de passage et qui naguère constituaient pour elles l'idéal le plus pur et le plus cher.

—

Les autres sont tristes; elles s'arrêtent dans l'allée de la sortie, demandent pardon aux gens qu'elles heurtent, arrangent les plis de leur robe, font quatre pas en arrière, puis marchent, franchissent la porte et stationnent sur le trottoir comme pour attendre quelqu'un.

—

Et si ce quelqu'un ne vient pas, si ce

dernier effort ne réussit point, elles jurent tout bas de par tous les diables, elles essayent d'éclater de rire et au fond elles sont bien tristes, car pour elles rien n'est fini.

—

Cependant les groupes se dissipent, chacun s'achemine où il veut et où il peut; le gaz s'éteint; les uns marchent, les autres roulent, et sur ce point de Paris tout rentre dans la paix jusqu'au matin.

On se dirige généralement vers le boulevard, les uns pour souper, les autres pour flâner, celle-ci pour rentrer, celle-là pour reprendre espoir et livrer le combat suprême, le combat poignant de la fureur et de la faim, — la bataille de Waterloo.

III

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Petites réflexions. — Ces *Messieurs*. — M. Mac-Interlop, le gentilhomme sous-marin. — Le besoin de mépriser quelqu'un. — Histoire de Francesca. — Histoire d'Adrienne Z..., dite Colibri.

L'intérêt poignant et bizarre qui s'attache aux étrangetés de ce monde d'aventures s'explique simplement, pour les hommes qui n'y sont que des accidents, par le besoin que nous avons tous de connaître les secrets dessous de cette terrible énigme que l'on appelle la passion. Les ressorts cachés de cette grande

comédie humaine ne sont même pas surpris par les plus habiles machinistes, et chaque scène nouvelle qui s'ajoute à la farce gigantesque où nous nous reconnaissons tous fait corps avec le drame toujours connu et toujours repris.

C'est ce qui explique qu'on fasse aujourd'hui presque autant de cas de la moindre nouvelle à la main, réelle ou réussie, que du recueil des raisonnements les plus profonds et les plus justes.

Il n'y a pas d'accident qui ne démontre, en fait de passion ; l'inanité des systèmes, et chaque mot sincère inspiré par une situation peut être le point de départ de découvertes immenses.

Le bon sens public ne s'y trompe pas,

et si tous les livres qui traitent de galanterie sont lus avec une avidité maladive qui tient du vertige, c'est que chacun espère y trouver le dernier mot de ses sensations, l'explication de ses tortures, un aliment pour ses rêves et un remède à ses blessures.

Je vais, pour satisfaire les gens qui n'ouvriront ce livre que dans le but de connaître certains détails des mœurs galantes ou de lire quelques historiettes de circonstance, donner carrière à mon esprit de divagations et conter aussi quelques *anas*.

Un produit spécial de notre époque, un être qui résulte de la fécondation naturelle de certains germes sociaux, comme l'embryon résulte des conditions particulières des principes générateurs, c'est le Monsieur..... je ne veux pas dire

l'*homme* — pour lequel chacun doit inventer une dénomination spéciale suivant ses mœurs et son esprit; — c'est le Monsieur, dis-je, que Monselet appelait l'année dernière M. Mac Interlop, que Rochefort appelle cette année M. le gentilhomme sous-marin, que vous et moi montrons à tous, sans périphrase.

Ces espèces forment plus qu'une caste, une société. Ils ont des lois spéciales qui règlent leurs habitudes, des règles fixes de conduite, des points d'honneur..... Qui le croirait?

L'énigme de leur existence et de leur prospérité me fut expliquée un jour par un mot profond d'une femme à la mode.

— Comment! lui disais-je, vous êtes jolies, vous avez assez d'esprit pour spéculer sur toutes les vanités et sur toutes les sottises; vous savez la vie mieux que des moralistes, et le rôle qu'y jouent les

intérêts. Vous inspirez des passions de toute nature, élevées ou bestiales, délicates ou grossières ; vous êtes toujours adorées, toujours gâtées, respectées presque, et par des gens de bonne compagnie, et vous aimez d'amour un manant ou un drôle, un ivrogne ou un voleur, vous l'attirez chez vous, vous lui donnez des habits, des meubles et de l'argent, et il vous bat, vous exploite et vous trompe... Quels sont donc vos caprices et votre mobile en cette occurrence ?

— Le besoin de mépriser quelqu'un, me répondit-elle tranquillement.

On ne saurait commenter une telle phrase.

C'est une leçon complète et qui prouve que le dernier sentiment qui s'émousse, chez les femmes dont nous parlons, est

une sorte de rage de se voir perdues, et surtout cette vanité qui souffre des mépris et veut les rendre.

Ces Messieurs sont donc les jouets que l'on torture et que l'on méprise et qui grimacent toujours le même sourire.

A Mabille ils ont leur coin, et rien n'est assurément plus curieux que leur conversation. Ils portent gaiement leur honte et la traînent avec leur ennui dans tous les estaminets où l'on boit et dans tous les tripots où l'on joue.

Mais ce ne sont pas les personnalités les plus repoussantes de ce singulier assemblage.

Les honorables négociants qui tripotent dans ce monde sont mille fois

plus étranges. Ils vendent, et à crédit, de tout, des bijoux et des meubles, des dentelles et des robes, de la soie et du velours, des chevaux et des voitures ; ils vendent à de jolies personnes et ils sont payés..... mais pas toujours.

A ce propos, une historiette.

—

On remarquait encore il y a quelque temps, à Mabille, une jolie fille blonde, grande, élancée, dont les manières étaient fort galantes, les gestes francs, quoique un peu communs, la démarche assurée, le mot toujours prêt pour dire une impertinence.

Cette jeune personne s'appelait FRANCESCA, vous voyez qu'elle entendait assez mal la science du pseudonyme, puis-

qu'elle avait juste tout ce qu'il faut pour ne point paraître Italienne.

Elle se promenait un soir, l'âme triste, le cœur plein, mais le porte-monnaie vide, lorsqu'elle fut accostée par un Monsieur dont la mise recherchée présageait une bonne fortune.

Le Monsieur s'inclina profondément devant elle et lui tint à peu près ce langage :

— Mademoiselle, je sais que vous restez dans un hôtel meublé, voulez-vous demain un appartement de six mille francs et des meubles de cinquante mille? Vous avez des boucles d'oreilles de trente sous, voulez-vous des brillants de mille écus, et des anneaux, et des colliers, et des agrafes? Vous allez à pied, voulez-vous une voiture? Vous.....

— C'est une *scie* que vous me montez-là, dit Francesca. Elle est mauvaise.

— Non, elle est bonne ! Voulez-vous tout cela, je vous le donnerai et je ne serai jamais votre amant.

Francesca était aussi étonnée qu'un chasseur parisien qui voit un lièvre vivant. Mais son étonnement cessa lorsque le Monsieur, parti après lui avoir remis sa carte, on lui lut le nom qui y était gravé : X..., *marchand à la toilette.*

Francesca accepta naturellement les propositions de cet homme galant et désintéressé par état, et le lendemain elle se trouvait installée dans une maison magnifique, avec une femme de chambre et une bonne ; mais elle avait souscrit à l'obligeant M. X... soixante mille francs de billets payables dans un an.

Or il advint qu'au bout de trois mois, la vie luxueuse ennuya Francesca : elle avait la nostalgie de sa mansarde, elle était bien vêtue, mais elle se voyait mai-

grir et cela la contrariait énormément. Elle résolut de chercher un remède..... dans les voyages. Secrètement, elle manda chez elle M. Y..., l'illustre confrère de M. X..., et lui vendit secrètement aussi tout ce que M. X... lui avait donné.

Quand la vente fut consommée et bien en règle, détaillée minutieusement sur une belle feuille de papier timbré, Francesca reçut le prix de cette vente, fit ses malles, embrassa une amie qui se trouvait là — elle eut tort, comme vous le verrez — et se dirigea vers le chemin de fer du Nord dans le but de gagner sans bruit la frontière.

Elle achevait de faire enregistrer ses bagages, lorsque X..., prévenu par la bonne amie, fit irruption dans la salle et, s'accrochant aux malles, aux guichets, à la robe de Francesca, s'écria désespéré :

— Vous ne partirez pas ! C'est un vol, un

crime abominable! vous me devez soixante mille francs... Je vous tiens, je ne vous laisse pas emporter ma fortune, mon argent, mon pain et celui de ma famille.

— De quoi! dit Francesca d'une voix de harengère et en mettant les poings sur les hanches. Tu veux m'empêcher de partir... A bas les pattes d'abord !

X... s'emporte, menace, montre ses billets qui ne sont pas échus; mais le commissaire de police de la gare intervient, et donne raison à Francesca, qui part pour l'Amérique du Sud.

Elle y est depuis quelque temps.

Quant à X..., il vit aujourd'hui avec l'espoir de la voir revenir princesse et de rentrer intégralement dans ses fonds.

Les voies qui d'ailleurs conduisent une femme à la réputation sont aussi diverses,

aussi multiples et aussi étranges que les points de départ de leur existence aventureuse.

—

Toutes les femmes à la mode ne sont pas mises sur un pavois et présentées au public par des spéculateurs habiles, mais sans préjugés.

Il en est que leur situation sociale semblait prédestiner à une vie normale, heureuse et considérée, et qu'un hasard, un accident, un de ces événements qui déjouent tous les calculs humains et réduisent à néant les probabilités, a jetées dans ce tourbillon qui les emporte et les dévore.

Il en est même qui se sauvent de la fin commune et ne font que traverser le théâtre du demi-monde, poussées soit par un bizarre caprice du destin, soit par

une de ces nécessités horribles qui sont l'élément fatal de la vie moderne.

Telle fut Adrienne Z..., dite autrefois Colibri.

—

Il y quelques années, dans une ville de Picardie célèbre par ses artichauts, ses asperges et sa tour aujourd'hui démolie où fut enfermé un roi de France, on ne parlait que d'une petite fille de seize ans, blonde, vive, jolie, spirituelle et riche, fille de M. Z...

Ce dernier était un ancien officier supérieur, allié aux meilleures familles de la noblesse du département et jouissant d'une considération universelle.

Tous les jeunes gens riches de ... eussent été fort heureux d'épouser Adrienne ; mais un beau matin, on apprit que monsieur et mademoiselle Z... étaient partis

pour Paris, et voici l'explication que les mauvaises langues donnèrent de ce voyage.

Adrienne était, paraît-il, la coquetterie en personne.

Elle avait, au milieu de ses soupirants, distingué un jeune homme sans fortune, Eugène A..., et...., ma foi! on se donna des rendez-vous si fréquents aux bords d'une source, dans le parc de madame de Y..., la grand'mère d'Adrienne, que, pour employer une périphrase de Basile, la cruche s'emplit à force d'aller à l'eau.

M. Z..., vieux colonel en retraite, aussi têtu qu'un mulet de Catalogne, ne voulut cependant pas entendre parler d'un mariage entre les deux coupables. Il emmena sa fille, s'adressa à M. de Foy, et au bout de huit jours, Adrienne était mariée à un capitaine qui, après avoir touché la dot,

partit pour l'Afrique avec la sérénité d'une conscience pure.

Mais l'état de veuve ne convenait pas plus à Adrienne que l'état de jeune fille, car six mois après, elle débuta à Mabille, où elle fit fureur sous le nom de Colibri.

Un beau jour, cependant, on ne la vit plus se trémoussant comme une bacchante et levant la jambe aussi haut qu'on puisse la lever. On crut qu'elle était morte, mais ce n'était pas elle qui était passé de vie à trépas, c'était son père, et il lui avait laissé vingt-cinq mille francs de rente.

Elle est retirée depuis quelques années dans un château qui lui vient de sa grand'mère, et *élève* deux ravissantes petites filles qui ressemblent singulièrement à un garçon coiffeur, autrefois célèbre par ses entrechats.

IV

BULLIER

Bullier et Mabille. — L'Académie et deux mots nécessaires. — Situation de Bullier. — Une antithèse et un à-peu près. — Etudiantes et femmes du quartier latin. — La cuisine, l'antichambre, le salon et la Préfecture. — Un fait d'histoire naturelle. — Les amitiés et les passions. — Ces parvenus ont tous la même histoire. — Chiffonnière, Colibri, Voyageur, Elisa la Toulousaine, Bébé, Irma, Sidonie, etc. La sortie. — *Ot donc tes pieds d'là!* — Les astronomes et la place du Jardin Bullier dans Saturne ou dans Jupiter.

Ceci est un lieu bizarre qui réunit à la fois, et sans que cela tire à conséquence, et l'élite et la tourbe, et l'avenir et le passé.

On va à Mabille pour se montrer, mais on va à Bullier pour se distraire.

Il est d'ailleurs évident pour tout homme qui voit les choses sous leur aspect réel, et non sous leur aspect de commande, que la compagnie que l'on rencontre à Bullier est infiniment meilleure que celle qui hante Mabille.

Ceci dépend uniquement du bon sens d'un honnête homme, et je le dis sans avoir l'intention de flatter les étudiants qui, sur ce point, savent mieux que personne à quoi s'en tenir.

A Mabille, c'est une canaille dorée qui se trémousse et se déhanche, et porte dans tous ses mouvements cette lascive dé-

cence qui irrite les nerfs des vieillards et des gens blasés.

A Bullier, c'est une jeunesse débraillée qui, à dessein, exagère et dénature ses plaisirs et garde au fond, dans ses désinvoltures, un scepticisme élégant qui en est comme l'extrême et délicate philosophie.

—

La différence se traduit encore bien davantage dans les rapports qui s'établissent, dès l'abord, entre hommes et femmes.

On voit du premier coup d'œil qu'à Mabille on raisonne, on argumente, on parle affaires, tandis qu'à Bullier on divague, on plaisante, on parle presque sentiment.

—

Tout, d'ailleurs, est relatif en ce monde,

c'est une vérité plus vieille que l'humanité.

Enfin, pour me servir de deux mots que l'Académie, si elle existe encore, classera fort honorablement dans son Dictionnaire en l'an 2000, lorsqu'elle l'aura commencé : à Mabille, on *pose ;* à Bullier, on *blague*.

—

La situation de Bullier est d'ailleurs excentrique comme sa physionomie.

Ce *jardin fleurit* — ceci est une figure — au haut du boulevard Saint-Michel et par conséquent tout près de l'Observatoire.

Les extrêmes se touchent, dirait certainement à ce sujet le grand Hugo : ici l'on pense au ciel, là l'on pense à la terre; ici la science, là... l'insouciance.

J'aime mieux, décidément, un à-peu-près qu'une antithèse.

—

L'aspect extérieur de Bullier est presque celui d'une briquetterie considérable.

Ce n'est pas précisément élégant, mais c'est solide. Les couleurs dont on a bariolé les murailles — rouge et blanc — sont, avec une enseigne où un peintre lui-même ne verrait que du bleu, les seules choses qui puissent faire supposer que M. Bullier s'est un instant préoccupé de la décoration de son établissement.

—

J'explique ces détails en me disant que, selon toute probabilité, un directeur de bal public doit être plutôt un philosophe qu'un artiste, et que M. Bullier, en particulier, doit être un philosophe gai, puisque la foule, une vraie foule compacte et empressée, assiége ses portes avec acharnement.

C'est une rage, une émulation d'arriver

avec les premiers, une cohue inexprimable qui font suffisamment comprendre la modicité du prix d'entrée et je ne sais quel attrait bizarre qui pousse les étudiants et les transfuges de la rive droite à chercher le bruit.

Dernièrement, lorsque j'accomplis *ad limina Bullier*, le pèlerinage philosophique qui m'était indispensable pour écrire ces quelques pages, je m'étonnais tout haut d'avoir trouvé deux mille personnes dans un endroit que j'imaginais aussi désert que les plaines de l'Amérique du Sud.

Une dame voulut bien me dire que Bullier jouissait cette année-ci, sur les hauteurs de Bréda et ailleurs, d'une véritable

renommée d'élégance, et que la *société* que j'allais avoir sous les yeux était réellement tout ce qu'on pouvait se procurer de mieux pour le moment en fait de *société*.

—

Je remerciai avec effusion mon aimable interlocutrice et j'entrai.

—

Lorsqu'on pénètre dans ce saint des saints, dans ce tabernacle, dans ce paradis de Mahomet — on est prié de ne rien prendre à la lettre, — ce qui vous étonne, ce n'est pas précisément l'éclat des lumières, oh non! M. Bullier doit être persuadé que l'économie est la première de toutes les vertus philosophiques ; ce n'est pas la sonorité où l'harmonie de la musique, on n'entend qu'une immense clameur qui ne laisse percevoir que fort rarement

le grincement des violons et le hurlement des cuivres ; ce n'est pas la magnificence de ce temple de Terpsichore,— une noble simplicité sied bien aux plaisirs honnêtes et M. Bullier n'a même pas permis de suspendre aux lustres quelques *ex-voto* touchants et emblématiques : ce qui vous saisit, ce qui vous surprend, c'est que CE JARDIN EST UNE CAVE.

On y descend par un escalier qui n'a jamais rien eu de monumental, et lorsqu'on touche terre, on est tenté de regarder à ses pieds pour voir si l'on ne marche pas sur des bouteilles.

Lorsque vous êtes rassuré sur ce point, vous pouvez regarder ce qui vous entoure.

J'avoue que la personne obligeante qui

voulut bien me renseigner sur la compagnie que l'on trouve à Bullier ne profita pas absolument de la liberté que l'on a, là-bas, de dire des énormités, et que si son appréciation n'était pas précisément exacte, elle n'était pas aussi complétement fausse.

—

On voit aujourd'hui à Bullier ce que l'on y a toujours vu, ce que l'on y verra toujours: l'étudiant mêlé à beaucoup d'étrangers et surtout à beauconp d'étrangères. Seulement, les étrangers et les étrangères y sont maintenant un peu plus nombreux.

—

Bullier ne serait certes qu'un bal d'étudiants, dans l'acception la plus stricte du mot, si, poussées par je ne sais quelles pensées folichonnes, certaines lorettes trop bien nourries et trop bien vêtues n'é-

prouvaient le besoin parfois de respirer l'air natal et de s'encanailler, comme elles disent.

—

Elles viennent là, mon Dieu, non pour leurs affaires — l'homme sérieux est un *oison* rare en ces parages, — mais pour y venir, par désœuvrement, par espièglerie, parce que leur amant riche et vieux le leur a défendu, pour mille raisons de cette force.

—

Enfin, pour quelques-unes d'entre elles, l'étudiant est une ressource. Il a quelques louis au commencement du mois; cela est sûr, on peut y compter, et les jours d'échéance se placent indifféremment au haut ou au bas du calendrier.

Vous n'attendez pas, du reste, chers lecteurs, que je fasse ici le portrait de l'étudiant et le tableau de la vie d'outre-ponts.

Les descriptions qu'on en fait sont presque toujours fausses, et ce serait là une digression assurément inutile et peut-être ennuyeuse.

Je ne me sens pas le courage de rééditer tous les lieux communs qui ont été imprimés sur ce thème par tous les poncifs de toutes les littératures.

Je me bornerai à constater un fait de physiologie parisienne qui rentre assurément dans mon sujet.

—

Si, comme on l'affirme depuis trente ans avec des regrets que je ne comprends pas et des larmes que je déclare fausses,

la *grisette* est morte, l'*étudiante* l'a suivie — et je n'en pleurerai pas davantage.

—

Oui ! l'*étudiante* est morte : il n'y a plus d'*étudiantes;* il n'y a plus maintenant que *des femmes du quartier latin*.

—

Femme du quartier latin, telle est l'appellation la plus exacte que l'on puisse donner aux jeunes personnes qui fréquentent habituellement la *cave* de M. Bullier.

La *femme du quartier latin* vit avec les étudiants et non pas avec un étudiant. Elle fréquente les estaminets du boulevard Saint-Michel, absolument comme *les femmes du quartier Bréda* fréquentent les cafés du boulevard Montmartre.

—

Ce n'est qu'une différence de latitude. La bête est la même. Elle est du même genre, de la même famille : elle a les mêmes mœurs. Ce qui diffère quelquefois, c'est le gîte et la pelure. Mais un peu plus de soie, un peu plus de velours, quelques incrustations plus riches ne changent rien à un fait d'histoire naturelle.

Assurément le caractère typique du bal Bullier, celui qui le distingue de Mabille, du Casino, de l'Opéra, de tous les bals possibles, c'est que le public, le vrai public y danse.

Ce n'est ni brillant ni gracieux. Les chapeaux rejetés en arrière, les ronds de jambe étonnants, les gestes furieux des hommes qui se trémoussent n'ont ni le

lustre, ni la correction, ni la savante ordonnance que l'on admire ailleurs.

Et cependant..... cela repose.

On sent que ces gens-là agissent pour leur compte et de leur plein gré,—*proprio motu*, — comme ils disent à l'Ecole de droit ; — qu'ils ont payé pour s'amuser et qu'on ne les a point payés; en un mot, qu'ils ne sont pas les *forçats du plaisir*.

Bullier, m'a-t-on dit, est, par suite de mystérieux accords et de conventions tacites qui sont au moins aussi respectables et aussi respectées que les plus célèbres traités conclus par les plus célèbres diplomates, divisé en portions géographiques; en Etats grands et petits, tout comme une carte d'Europe. Il faudrait un

guide pour s'avancer en toute sécurité dans ces parages.

Chaque État, chaque division a ses habitants, qui jalousent toujours, mais violent rarement le sol voisin, — quelle leçon pour les politiques! — sa morale ou plutôt ce qui en tient lieu, son langage et ses habitudes.

Ainsi l'on ne danse pas, l'on ne parle pas, l'on ne s'aime pas à la *cuisine* comme à *l'antichambre*, à *l'antichambre*, comme au *salon*, au *salon* comme à la *Préfecture*.

Il y a là des nuances infinies, aussi délicates à saisir que les dégradations d'une plume d'oiseau, aussi subtiles qu'une

perfidie de femme, et qui marquent tout ce monde ou plutôt tous ces mondes, et les animent et les séparent.

L'étranger passe à côté de tout cela sans rien voir, mais il pourrait, surprendre les flammes de la haine ou de la jalousie sur des fronts qui affectent la froideur et l'insouciance ; et si tous ces cœurs parlaient sans rien déguiser, pendant quelques secondes, apprendre de ces histoires qui vous renversent sur des coussins et vous font rire, trembler et rêver pendant plusieurs heures.

Ici, plutôt qu'ailleurs, ces rivalités latentes, qui ont souvent des causes si futiles, s'exagèrent et se transforment en

véritables haines, d'autant plus féroces qu'elles durent moins.

Ce monde a aussi ses lois d'attraction et de répulsion.

On y voit des affinités monstrueuses, des contrastes inexplicables et, cependant, assemblés, des sympathies merveilleuses et qui vont jusqu'au sacrifice, des antipathies qui enfantent des fureurs.

Au fond, l'âme humaine et ses besoins instinctifs sont partout et toujours les mêmes. Les formes et les habitudes, c'est-à-dire les mœurs, diffèrent seules, et changent et s'effacent.

Les amitiés trop vives sont, dans cette société bizarre, expliquées fort ingénieusement, je l'avoue, par les philosophes

matérialistes ; mais ces explications, toutes brutales, toutes physiques, toutes simples qu'elles sont et qu'elles paraissent, me semblent souvent, et avec raison, complétement fausses.

En somme, et pour rendre ma pensée bien claire, je crois que dans ces relations féminines, les passions occupent une moins grande place que les intérêts.

Les haines ne s'expliquent pas : c'est le hasard qni les engendre et les avive. C'est une question de nerfs. On a vu des femmes se prendre aux cheveux, s'arracher les yeux et la poitrine sans s'être jamais vues ni sans s'être jamais parlé.

A Bullier, de tels faits ne sont pas rares et ne surprennent personne, quoi-

qu'ils causent toujours une grande émotion.

Ce public regarde deux femmes s'entre-déchirer et se rouler dans la poussière, en se mordant ainsi que des tigresses, comme les Anglais regardent un combat de coqs ou une tuerie de rats.

Il se contente de crier bien fort, et les huées expriment plutôt son plaisir que son étonnement.

Il est d'ailleurs facile à tout personnage, tant soit peu doué du sens d'observation, de lire sur le visage des femmes qui se coudoient l'impression que l'âme et la bête ressentent.

Généralement, ces dames sont très-sensibles, — ceci n'est point une ironie,

— la multiplicité des émotions a mobilisé leur physionomie ; aussi les moindres pensées se traduisent-elles sur leur visage avec une grossière naïveté.

—

Il me reste à parler des femmes en renom.

—

Comment, au quartier latin, une femme devient-elle célèbre?

Les étudiants, qui, certes, ne sont ni meilleurs ni pires que les gens de plaisir de la rive droite, ne mettent ni plus ni moins de discernement dans le choix des objets de leur culte.

—

On serait embarrassé de citer dans le monde de la haute galanterie une femme

parfaitement belle et qui *ait réussi* parce qu'elle était belle, une femme spirituelle et qui ait réussi par son esprit, une femme élégante qui ait réussi par son élégance.

—

Celle-ci doit son succès à une imperfection physique ; celle-là le doit à sa grossièreté ; l'autre à sa misère elle-même ; toutes à des accidents.

—

L'histoire du financier qui devient millionnaire pour avoir ramassé une épingle, trouve cent équivalents dans le monde des aventures.

—

On m'a montré une drôlesse qui possède un hôtel, dix chevaux et cent pa-

rures, et qui trouva tout cela sur la route qui mène aux filets de Saint-Cloud.

Ces observations générales s'appliquent aussi parfaitement au quartier latin.

Chiffonnière n'est avantageusement connue que parce que, prenant un bock à minuit avec quelques étudiants, son mari — un chiffonnier, un vrai chiffonnier de la légende, « la hotte à son dos et le croc en main, » vint la réclamer, et en vertu de l'article du Code, l'emmena pour la nuit dans son bouge du quartier Mouffetard.

Ses amies doivent bien avoir, au début de leur carrière, au moins une historiette de ce genre.

Quelle fortune pour un chroniqueur qu'une confession bien sincère !

Voici le nom des femmes du quartier latin qui sont ou ont été le plus unanimement appréciées :

VOYAGEUR, qui valsait comme valsait autrefois toute une génération de femmes qui s'est perdue et qu'on ne retrouvera pas.

C'était un charme, une grâce, un abandon qui communiquaient son ivresse et enflammaient les sens et presque le cœur. Elle est morte.

La petite COLIBRI, jolie femme qui a été quelque chose sur les tréteaux, au

boulevard, et n'a rien de commun avec celle dont nous avons raconté l'histoire.

ÉLISA LA TOULOUSAINE, qui a eu des malheurs et des passions...; je ne parle que du passé. Le présent est à elle et l'avenir à Dieu, comme disent les romances.

BÉBÉ, qui n'a rien de particulier qu'un amour immodéré pour les liqueurs fortes.

IRMA, qui fréquente Asnières et fait les délices des canotiers.

SIDONIE, qui, enfant, chantait dans les rues et, femme, fait *chanter* les autres.

Quoi qu'il en soit, la chanteuse était et est encore charmante, et si les gros sous pleuvaient autrefois dans sa sébile, les louis pleuvent aujourd'hui dans sa tirelire.

Enfin, *Francine*, *Mariette*, *Augustine*, *Molécule* et *Bouffe-Tout*.

A Bullier, la *sortie* offre un tout autre aspect qu'à Mabille. Il y a plus de bruit, plus d'empressement, j'ose presque dire plus de pittoresque. La note dominante est la gaieté.

Il n'y a pas ici de regrets poignants, de douleurs irréparables. On s'arrange du hasard qui vous fait une bonne ou une mauvaise destinée. Les étudiants se groupent, entourent les femmes qui leur

appartiennent et les entraînent vers leur logis.

—

On rit, on chantonne, on se querelle. Ce n'est pas, comme ailleurs, un drame qui finit; c'est le second acte d'une comédie qui commence.

—

Le dénoûment est quelquefois triste, qu'importe ! On n'y songe pas et l'on descend le boulevard Saint-Michel le cœur libre, l'esprit vide et l'estomac chaud, c'est-à-dire dans les meilleures conditions de santé physique et morale.

—

Cependant, ici comme partout, ces dames, qui n'ont pas su conserver ou perpétuer leurs relations avec leurs danseurs

ou leurs cavaliers, sortent les dernières.

Les transfuges de la rive droite montent, les unes en voiture, les autres en omnibus, —l'Odéon est encore encombré de voitures jaunes; — d'autres, sur leurs jambes, se dirigent vers le boulevard Montmartre et vont grossir les flots de chair humaine qui encombrent les trottoirs.

Les indigènes de la rue Soufflot ramassent leurs jupons et trottinent dans la nuit vers leur cinquième étage, en chantant les airs les plus populaires du répertoire moderne. — Spécimen : *Ot' donc tes pieds d'là !*

A minuit un quart, tout est sombre et tranquille aux environs de la statue du maréchal Ney, et les membres du Bureau

des longitudes peuvent, sans être troublés par une musique folichonne, chercher, du bout de leur lunette, la place où se trouve le Jardin Bullier... dans Saturne ou dans Jupiter.

V

LES BALS EXCENTRIQUES

Ces dames et leurs cuisinières. — Le *Château-Rouge* et ses feux d'artifice ; la morale des habitués de l'endroit. — Une histoire. — Madame Célina Ballue et le prix Monthyon. — *Et moi aussi j'expose !* — L'*Elysée-Montmartre*. — Confectionneuses et serruriers, le *clan* des artistes. — La *Reine-Blanche*. — *Des navets !* — Un journaliste en bonne fortune. — Les *Bar eaux-Verts* et les bureaux de M. de Foy. — Les mamans et les entrechats. — Une histoire de l'ancien temps. — D'Alembert, Watelet et Marguerite Leconte.

La tourbe et, entre temps, quelques-unes de ces dames qui, pour des raisons quelconques, ne veulent point trop se montrer, se parent de nippes moins éclatantes et se

dirigent, après avoir trottiné pendant une heure sur le boulevard des Italiens et en suivant le faubourg Montmartre, vers les anciens bals de barrière qui ont eu la vie assez dure pour résister à l'annexion.

Ces dames se retrouvent assez souvent, en ces aventures, avec des cuisinières qu'elles ont renvoyées ou qui sont encore en exercice chez elles, et comme elles ne sont les unes et les autres ni trop fières, ni trop méchantes, elles se font payer du vin chaud par des garçons coiffeurs.

Le CHATEAU-ROUGE est la transition toute naturelle entre Mabille, Builier, l'Élysée et la Reine-Blanche.

C'est une contrefaçon qui n'est pas trop

maladroite, mais dont on doit se défier comme de toutes les contrefaçons.

Dans les grandes nuits d'été, ses feux d'artifice étoilent la butte sombre et misérable de lueurs bariolées de rouge et de vert, et les petits employés y conduisent seurs maîtresses quand elles ont été lages... à leur manière.

Pour donner de la morale courante qui règne parmi ces représentants de la jeunesse laborieuse, une idée aussi exacte que possible, je veux citer un fait parfaitement authentique et qui montre ces messieurs sous un jour assez inattendu.

Depuis quelque temps, un employé de

l'une des mairies de Paris modifiait considérablement ses habitudes. Il devenait exact, laborieux, sobre, rangé, presque avare ; c'était à croire qu'il voulait faire concurrence à madame Célina Ballue pour le prix Monthyon.

—

Lorsqu'il eut amassé un pécule suffisant, il sortit avec sa maîtresse — une jeune et jolie fille — et se livra pour elle à des achats exagérés. Robes de soie claire, chapeaux Benoiton, bottes à glands, châles Bismark, paletots éblouissants de jais, sorties-de-bal ruisselantes de perles, rien ne fut épargné.

—

Quand tout cela fut prêt, il habilla lui-même la pauvre fille, qui jusque-là ne comprenait rien à ces folies et qui ne fut

jamais mieux habillée, et la conduisit...
sur le seuil de Mabille.

Là, il la salua, lui montra quelques personnages très-vieux, mais très-riches, qui entraient au bal, et lui dit avec la simplicité la plus antique :

— Et moi aussi *j'expose!*..... Voilà ton jury. Tu reviendras quand tu voudras. Je t'attendrai à la maison. Apporte-moi une médaille.

L'ÉLYSÉE-MONTMARTRE est le refuge ordinaire des corsetières embarrassées, des confectionneuses qui sont dans la gêne et des piqueuses de bottines qui ont *eu* des malheurs.

Ces demoiselles cultivent indifféremment le serrurier, le peintre en bâtiments

et les artistes en tout genre... ce qui amène quelquefois des complications.

Mon Dieu ! ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de parfait en ce monde ?

On trouve à l'Elysée-Montmartre tout un clan de flâneurs qui partent vers dix heures du café de la Nouvelle-Athènes et vont fumer des cigares et laisser traîner quelques mouchoirs..... ramassés aussitôt aux sons des crincrins et des flûtes.

Ce groupe se compose de peintres qui ne peignent point, de gens de lettres qui ne sont point lettrés et d'architectes qui n'ont jamais bâti.

La REINE-BLANCHE a cet avantage que la société n'y est point mêlée..... Oh non !

C'est pur, c'est carré de principes et d'allures comme une tablée de raisonneurs du café de Madrid.

On sait, en entrant, tout de suite à quoi s'en tenir.

La langue y est à la fois fleurie et simple. Si vous offrez un verre de bière en échange de quelques privautés, on se garde bien de vous répondre: *Des navets!* comme à Mabille.

On connaît là ses classiques, et le dictionnaire n'y chôme point. C'est véritablement l'âge d'or.

Je sais pourtant un journaliste qui per-

dit à la Reine-Blanche la dernière de ses illusions.

Il s'était adressé à une jeune personne en bonnet blanc et en jupons sales et croyait sérieusement être, ce soir-là, le héros d'une aventure d'antichambre ou tout au moins de haute cuisine. La donzelle le conduisit..... rue Joubert.

Nous ne dirons rien des bals de cuisinières ou de concierges, qui émaillent les quartiers populeux.

Nous ne parlerons pas davantage du *Vauxhall*, aimé des faubouriens; du bal *Favier*, où l'on arrêta Poncet; des bals de Bercy, des bals de l'École militaire, pas même du *Chalet d'Idalie;* mais nous devons dire un mot des BARREAUX-VERTS.

Sur les hauteurs de Ménilmontant, si vous êtes distrait de votre route par les sons d'une musique criarde et si vous voyez quelques ouvriers endimanchés se diriger vers un portique étincelant de lumières, vous n'êtes pas loin des *Barreaux-Verts*.

L'aspect de cet établissement diffère essentiellement de tous ceux qu'un observateur superficiel pourrait classer dans la même catégorie.

Ce qui surprend dès l'abord, c'est la réserve qui règne partout, jusque sur les bancs qui entourent l'arène où se forment les quadrilles et sous les tonnelles où se nouent les mariages.

Les *Barreaux-Verts* sont peut-être une succursale des bureaux de M. de Foy.

Les ouvriers honnêtes, laborieux, rangés, amis des plaisirs décents et non des débauches grossières, viennent y chercher des distractions et y trouvent souvent des femmes.

Nous n'en parlons ici d'ailleurs, on le comprend bien, que pour obéir aux règles classiques de la composition littéraire, qui veulent que l'on excite l'intérêt du lecteur par les contrastes.

S'il vous prenait fantaisie, aux Barreaux-Verts, de danser un quadrille ou autre chose avec l'une des beautés de l'endroit, il ne faudrait pas commencer par lui offrir une glace comme à Mabille, un bock comme à Bullier, une chope comme à la Reine-Blanche, un bol de vin bleu

comme à la Boule-Noire, un *verre de chien* comme au Chalet d'Idalie; il faudrait, ne vous en déplaise et ne riez pas trop... DEMANDER, EN SON NOM, LA PERMISSION A SA MÈRE.

Oui ! les mères sont toujours là. Rangées sur des bancs de bois, muettes et incorruptibles ; elles ont les yeux ouverts, le cœur vigilant, peut-être aussi la main prompte.

Ce sont elles qui jugent, et leurs arrêts sont définitifs.

Lorsqu'un jeune danseur se permet un rond de jambe ou un entrechat qui dépasse la moyenne tolérée, lorsqu'une jeune personne s'abandonne avec trop d'insouciance dans les bras de son cavalier, elles frissonnent toutes dans leurs châles qui datent de Charles X ou de

Louis XVI ; leurs chefs s'agitent convulsivement indignés et leurs yeux étincellent sous les verres de leurs lunettes.

La danse finie, elles défendent à leur fille de danser avec le coupable et de fréquenter la dévergondée.

—

Aussi n'est-ce pas aux jeunes filles que s'adressent les prévenances et les hommages — on fléchit plutôt un arbuste qu'un vieux tronc rabougri — mais aux mamans qui acceptent cette cour avec toute la dignité que comporte le sentiment de la toute-puissance.

—

Les mariages d'ouvriers s'ébauchent et se *consomment* — ceci est presque une expression rigoureuse — sous ces bosquets mystérieux, mais qui n'abritent que

la vertu : car le propriétaire de cet établissement se charge toujours du repas de noces.

Je vais peut-être changer les destinées des Barreaux-Verts, car si mon livre tombe entre les mains d'une lorette ennuyée et d'un gandin spleenétique, l'un et l'autre voudront aller voir le seul bal parisien où la morale ait élu domicile : je n'ai cependant pas hésité à livrer cette description à la curiosité et aux méditations de mes lecteurs, parce que rien ne me paraît à la fois plus étrange et plus instructif que l'existence et la prospérité d'une telle guinguette à Paris et en 1867.

Au dix-huitième siècle et au plus fort

des scandales du règne de Louis XV, un homme à la mode, — d'Alembert, je crois — découvrit, dit-on, deux vieilles gens qui s'aimaient d'amour et s'aimaient depuis vingt ans.

C'étaient un graveur qui était aussi quelque peu poëte et qui s'appelait Watelet, et une bourgeoise, sa maîtresse.

—

D'Alembert conta l'aventure, à mademoiselle de l'Espinasse, sans doute ; mademoiselle de l'Espinasse la conta probablement à M. de Guibert, qui la conta à d'autres : bref, il devint de mode d'aller au Moulin-Joli, — c'était la demeure des vieux amants, — pour contempler ces phénomènes de constance.

—

Toute la cour y aurait passé ; mais,

heureusement, les amoureux moururent
alors que commençait leur vogue.

Que les *Barreaux-Verts* ne meurent
pas !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
7
LETTRES

VI

LES CONCERTS DE PARIS

M. de Besselièvre et son nouveau règlement. — Les femmes des concerts de Paris et la morale. — Histoire d'Héloïse***. — Héloïse et son médecin. — Un polype et un *fœtus*. — La charité à Saint-Eustache, les airs d'Offenbach et madame ***. — Madame de B.., et un pistolet. — *Ils sont chargés tous les deux*. — Une bonne affaire de M. de B...— Le cas de la marquise de F.. — La revanche du mari.

Non loin de Mabille, — le fondateur de l'entreprise dont nous allons dire quelques mots n'y a certainement pas songé, — un triangle de gaz, dont deux côtés sont régulièrement éteints, annonce aux

voyageurs égarés qu'ils approchent des Concerts de Paris dits Concerts Besselièvre.

—

Ces concerts ont déjà une réputation établie et ils ne la doivent ni à l'excellence de la musique que l'on y entend, ni à la beauté du jardin où on les donne, ni à l'intelligence qui préside à leur administration, mais à la pudibonderie de leur directeur.

—

Une robe de soie mauve dont la propriétaire ne pourrait produire un certificat du curé, parafé par plusieurs notaires et visé par plusieurs présidents de cour pour prouver qu'elle est mariée, lui inspirerait des idées de suicide. Un chapeau Benoiton qui n'abriterait pas la

tête, éventée ou non, d'une mère de famille lui donnerait des accès nerveux.

M. de Besselièvre va prochainement mettre en vigueur, chez lui, le règlement ci-dessous auquel nous donnons, on ne nous fait pas l'injure d'en douter, notre plus large et plus sincère approbation.

Article premier. — Il est enjoint aux contrôleurs des Concerts de Paris de ne laisser pénétrer dans les allées et bosquets de cet établissement que les personnes munies d'un ou de plusieurs contrats de mariage.

Art. 2. — Les maris, sans exception, qui désireront pénétrer dans ce sanctuaire de la vertu et des bonnes mœurs seront tenus de faire dorer leurs cornes.

Art. 3. — Les femmes du monde devront produire devant un jury, qui décidera de

leur admission, tous les vieux bonnets qu'elles ont jetés par-dessus les moulins.

Art. 4. — Tout le monde devra présenter à la première réquisition des agents de M. de Besselièvre un billet de confession.

Art. 5. — Les contrevenants seront impitoyablement expulsés.

Comme ces précautions ne lui paraissent pas suffisantes, M. de Besselièvre se demande s'il ne serait pas bon d'exiger aussi, au guichet, la preuve de quelques quartiers de noblesse.

C'est un homme virginal et je vais certainement lui causer un grand chagrin en lui disant que j'ai vu chez lui, de mes yeux vu, des femmes auxquelles je ferais beaucoup trop d'honneur en les appelant *cocottes*, et qui ne paraissent pas trancher beaucoup sur le ton général des habituées

de l'endroit. Je veux parler de ces femmes mariées, bien mariées, mais qui, pires que des courtisanes, ont jeté tout leur linge sale par-dessus les cornes de leurs maris, et qui, n'ayant ni le courage ni les vertus lamentables de leur profession réelle, bravent d'autant plus audacieusement les lois du monde qu'elles se sont mises en règle avec lui en épousant un brave homme qui ne leur avait rien fait.

Telles sont mesdames *** et X.

Héloïse *** était une petite bourgeoise de province; et, comme les femmes de cette race, lorsqu'elles ne sont pas des femmes de raison ou des femmes de haute intelligence, tournent toutes leurs facultés positives vers la satisfaction de leurs instincts ou de leurs passions, elle se maria plutôt par coquetterie que par amour.

C'était d'ailleurs une très-jolie fille, brune, au teint blanc sans pâleur, au sang riche ; un peu ramassée, cependant, mais fort appétissante. Son mari ne s'aperçut qu'après la noce de deux détails fort caractéristiques qui doivent toujours frapper les hommes en quête d'une union plus ou moins indissoluble

Lorsque Héloïse était émue de colère ou de peur, ses yeux, qui avaient au repos des nuances caressantes, s'emplissaient soudain de lueurs fauves, et les coins de sa bouche, légèrement contractés, s'humectaient d'une petite mousse blanche, du reste presque imperceptible.

—

Les premiers temps du mariage furent une odyssée de malheurs pour le pauvre M. ***. Je choisis entre mille cette anecdote, qui me paraît assez amusante :

Héloïse avait distingué, parmi les personnes qui fréquentaient sa maison, un médecin, autrefois ami de son mari, et elle avait de l'estime pour lui, comme on disait du temps de Louis XIV.

Elle l'estima si souvent et si bien, que le médecin, naturellement expert en de telles affaires, s'aperçut que M. *** était menacé de devenir père sans avoir rien fait pour cela. Que faire!

On ne pouvait espérer faire accroire à M. *** que la chose lui appartenait en propre, car M. ***, qui avait lu la *Physiologie du mariage*, pratiquait le système des deux chambres et poussait la continence jusqu'à la plus extrême rigueur... Ceci n'est peut-être pas le mot propre, mais il n'importe!

On ne pouvait pas non plus prétexter un voyage aux eaux, M. *** aimait beaucoup les voyages, et aurait peut-être

poussé la galanterie jusqu'à accompagner sa femme.

Enfin, il ne fallait pas songer davantage à éloigner M. *** au moment fatal, ses affaires ne souffraient pas même une absence d'un jour! Le cas était difficile : mais Héloïse était audacieuse et le docteur inventif.

C'est à tort que l'on pense, généralement, que les hommes de science ne sont pas doués d'imagination.

Héloïse se mit au lit et se plaignit de douleurs d'entrailles ; elle se plaignit même si fort, que son mari, qui avait bon cœur, alla lui-même chercher le médecin. Celui-ci arriva, examina la malade avec la gravité et la conscience d'un

médecin de Molière, et déclara que madame *** était affligée d'un polype dans les entrailles, et qu'il fallait sans délai procéder à l'extraction.

—

On commença donc par administrer à Héloïse des drogues qui devaient, dit-on, arrêter le développement du polype, et surtout faciliter singulièrement l'opération.

Au jour fixé, madame s'étend sur un lit de misère, le médecin se met en travail, et après quelques cris et quelques efforts, montre triomphant au mari un morceau de chair qui ressemblait singulièrement à un *fœtus*.

—

Quelques faits d'un ordre en tout point semblable égayèrent alors les gens qui

vivaient dans l'intimité de M. et madame ***; mais le mari n'était pas dupe, car, un jour, causant devant nous et devant sa femme avec un aussi habile médecin que celui dont nous venons de raconter l'histoire, il demanda des éclaircissements sur la formation des polypes, et les écouta avec le plus grand sang-froid, et en regardant sa femme.

Celle-ci, d'ailleurs, était cuirassée. Elle n'en fit pas plus, mais elle n'en fit pas moins ; si bien qu'un jour la situation devenant ridicule pour M. ***, on se sépara.

Héloïse profita d'ailleurs de sa liberté en maîtresse femme. On en jugera par une autre histoire dont le dénoûment est assez gai.

Elle avait, dit-on, des complaisances pour ses voisins, et l'un d'eux, qui mourut,

lui légua une assez forte somme. Il s'agissait de la toucher; elle croyait que rien n'était plus facile et qu'elle n'avait qu'à se présenter devant le notaire du testateur et à donner quittance. Erreur... Madame *** était en puissance de mari, et l'autorisation de M. *** était nécessaire.

—

Héloïse envoya plusieurs de ses amis chez son malheureux époux, afin d'obtenir cette malencontreuse autorisation. Le barbare fut inflexible ! il fallait recourir aux moyens violents.

—

Vous allez penser, sans doute, qu'il avait raison, et que vous eussiez fait ainsi à sa place. Vous verrez comme cela lui réussit.

Madame *** assigna son mari afin d'obtenir l'autorisation judiciaire; le mari, qui ne voulait pas entendre plaider la cause, et cela pour d'excellentes raisons, fit défaut. Il fut condamné ; et ce qui est le plus joli, ce qui forme la morale de cette histoire, c'est que sa femme l'a poursuïvi pour le payement des frais de ce jugement.

Aujourd'hui, madame *** est dame de charité de sa paroisse, fort choyée par son curé; et, en fait de plaisirs et, de spectacles, ne se permet que l'Opéra-Comique et le concert Musard.

Elle rougit quand on lui chante un air d'Offenbach, mais elle a une façon de rougir qui n'appartient qu'à elle.

Madame de B... est cette personne dont le père, homme énergique et spirituel, entra un jour chez un de mes amis, tenant d'une main sa fille et de l'autre un pistolet, et disant d'un accent tragique : « Monsieur, je sais tout; choisissez maintenant, *ils* sont chargés tous les deux ! »

Mon ami choisit le pistolet, et le montre aujourd'hui dans sa collection d'armes.

Devenue madame de B..., elle a fait de son mari l'ami naturel de tous les jeunes gens à la mode. M. de B... ne souffre nullement de cette situation, et cela lui rapporte quelquefois. Voici une anecdote qui le prouve.

Madame de B... avait une envie folle d'une parure de dix mille francs qu'elle avait vue à la montre de Darche. Elle avait de bonnes raisons pour ne pas la demander à son mari, et fit si bien, que le jeune vicomte X... se crut obligé de la lui offrir.

Mais le plus difficile n'était pas encore de l'avoir, c'était de la montrer et de la porter. Madame de B... eut une inspiration aussi sublime que celle du médecin de madame ***.

Elle fit venir une marchande à la toilette, lui conta le cas, et promit de lui donner cinq cents francs si elle l'aidait à réussir dans son dessein.

Le lendemain, M. et madame de B... étaient à table, on annonça la marchande. Elle vient, dit-elle, proposer une affaire exceptionnelle : une grande dame cubaine, dont le mari est mourant, veut

partir pour la Havane, et doit, pour effectuer ce voyage, se défaire de ses bijoux.

La vieille ouvre l'écrin, fait châtoyer les pierres; madame de B... est éblouie, monsieur fait déjà la grimace, mais la matrone ajoute :

— Cela vaut certes plus de dix mille francs, mais on m'a permis de le vendre cinq mille.

— Cinq mille francs, dit M. de B..., qui se connaît un peu en pierreries; mais, en effet, ce n'est pas trop cher.

Il regarde madame, elle est si jolie et surtout si aimable; il regarde les pierres, elles sont superbes : il achète l'écrin, et le tour est joué.

Mais ce n'est pas tout ; quelque temps

après, le bijoutier qui avait vendu l'écrin au vicomte X... se rendit à l'hôtel de M. de B..., qui lui achetait aussi des bijoux destinés au quartier Bréda.

M. de B..., voulant montrer son habileté, envoya chercher chez sa femme la parure qu'il avait achetée à un si bas prix, et demanda au commerçant ce qu'un bijoutier donnerait d'une telle parure.

Le négociant comprit tout, en reconnaissant son œuvre, rit dans sa barbe, et répondit qu'il estimait ces bijoux huit mille francs.

« Ils sont à vous ! » s'écria M. de B...

Et voilà comment M. de B... donna mille francs à sa femme, plus une nouvelle parure de cinq mille, et gagna pour

lui deux mille francs, avec le cadeau de son ami le vicomte.

L'amie intime de madame de B... est la belle marquise de F... L'histoire de sa liaison avec un peintre de mes amis est singulière et monstrueuse.

La belle marquise n'avait point de dot et se voyait menacée de coiffer sainte Catherine.

Son mariage, qui eut lieu tard, fut la conséquence d'un accident habilement exploité, et qui ne peut trouver sa place ici.

Elle était donc demoiselle, et elle se sentait secrètement torturée par des désirs qu'allumait en elle la vue des beaux jeunes hommes qui fréquentaient la maison de sa mère.

Elle remarqua surtout le peintre Z...; et,

un soir, trompant la surveillance de sa mère, elle entra dans l'atelier de son amoureux, les mains tremblantes, les joues en feu, les lèvres humides.

Cependant, chez elle, la raison dominait toujours les sens, comme le prouve cette aventure.

La pensée de son avenir était toujours présente à son esprit; elle ne voulait rien compromettre : aussi *permit-elle* TOUT, mais de façon qu'une constatation médicale pût réduire à néant les soupçons les mieux fondés.

Aujourd'hui, la belle marquise coudoie le peintre au concert Besselièvre, et demande négligemment à madame de B... si elle connaît cet *espèce* qui la regarde et qui est si mal peigné!

Décidément, les hommes valent mieux que les femmes, et je trouve moins monstrueusement cynique le fait suivant, qui

se résume en quelques mots, lesquels disent plus de choses qu'un long poëme.

Un mari séparé de sa femme rencontre dans un bal masqué une personne qui lui paraît adorable. Il lui fait la cour, il devient pressant, elle ôte son masque. Tableau : c'est sa femme elle-même.

Vous croyez qu'il s'en va penaud et furieux ?

Point. Il continue à lui faire la cour et finit par lui proposer de l'accepter... comme *amant de cœur*.

Ce procédé pourrait être appelé fort justement *la revanche du mari*.

VII

LES CAFÉS-CONCERTS

Le café-concert et l'art classique ou moderne. — Les jeunes filles du monde et Thérésa. — Le nouveau Bias, M. de Ségur, Napoléon et Thérésa. — Le personnel et la matière exploitable. — Le public de Belleville et le public du boulevard. — Les artistes et leur travail. — Histoire de la Toquée. — Le mouchoir et le parfum. — Du jambon et des crevettes, ou deux sous de pain et une tasse de chocolat.

Il n'est personne qui, fredonnant un refrain grossier ou simplement populaire, ne se soit demandé pourquoi sa mémoire lui rapportait avec une fidélité scrupuleuse cet écho d'une simple sensation ?

J'ai trouvé une réponse à ce point d'interrogation.

—

C'est parce que nous sommes dans le siècle des cafés-concerts.

—

Le jour où un homme aux abois alluma dans un cabaret trois quinquets sur une estrade, et fit venir une femme pour chanter au milieu de ce décor une sottise rimée, une chose nouvelle a été créée, et cette chose nouvelle est une chose puissante.

Le café-concert s'est agrandi, s'est paré, s'est décrassé, s'est imposé, et menace aujourd'hui d'envahir le champ sacré de l'art, classique ou moderne, pur ou éclectique.

—

Il a depuis quatre ou cinq ans révélé un monde dans notre monde, une littérature dans notre littérature, un public surtout, des artistes, et enfin des mœurs!!! ou plutôt..... Enfin, ceci n'est qu'une figure!

—

C'est pour cela que je ne puis me dispenser de lui consacrer quelques pages.

—

Le café-concert représente à mes yeux, l'effort le plus complet de la civilisation de ce quart de siècle.

Il est le produit du génie particulier d'une génération qui s'ennuie, et qui, parce qu'elle s'ennuie, a horreur des choses complètes; qui ne veut pas boire *simplement*, lorsqu'elle a soif; écouter *tranquillement*, lorsqu'elle veut entendre un chanteur ou un poëte; s'enthou-

siasmer, lorsqu'elle a besoin d'émotion et lorsqu'on parvient à l'émouvoir ; mais qui veut lire, écouter, frémir, digérer et fumer tout à la fois, qui veut n'avoir aucune suite dans ses plaisirs comme dans ses actions, aucune contrainte dans ses pensées, pas même celle de suivre jusqu'au bout une œuvre qui l'intéresse, aucune émotion qu'elle ne puisse réprimer en buvant ou en éclatant de rire.

C'est pour cela que, tous tant que nous sommes, nous avons subi, nous subissons les uns le charme, les autres l'influence, si lointaine soit-elle, des cafés-concerts. C'est pour cela que, fils d'une génération qui s'ennuie, nous ferons pour nous désennuyer tout ce que feront les autres, et que nous irons au café-concert, et que nous aimerons ses chanteuses, et que nous

chanterons ses chansons, et que nous ri-
rons de ses lazzis, tout en faisant tout bas
nos réserves et en méprisant nos propres
instincts.

C'est pour cela que, lorsqu'un pale-
frenier chante à nos côtés une ordure,
— si sale soit-elle, — nous nous surpre-
nons à faire chorus, à ajouter les pa-
roles à la musique et à sourire du sourire
de ce manant : nous avons entendu cela
tous ensemble..... au café-concert.

Le café-concert exerce son influence
sur tout le monde et sur tous les mondes;
et les femmes elles-mêmes, si rebelles à
tout ce qui distrait de leur influence, se
laissent gagner par la torpeur ou par la
fièvre qui se dégagent de ses séductions.

—

Est-il besoin de rappeler pour corrobo-
rer cette assertion que des jeunes filles

ont chanté dans les salons les plus irréprochables les drôleries de Thérésa, et que de vieilles douairières qui avaient peut-être entendu les petits couplets de Dorat ou de Panard chantés par les contemporains de ces aimables poëtes, souriaient d'aise à ce réalisme échevelé?

Il faut donc esquisser non les cafés-concerts, mais le café-concert, et trouver la morale qui en découle mêlée à des flots de bière ou de limonade.

Le personnage qui a fondé le café-concert en France existe encore, et continue ses entreprises. Il a tué, dit-on, à ce métier sept ou huit femmes légitimes, et un nombre incalculable d'épouses morganatiques; mais il persiste à se bien por-

ter et à vendre au public de l'eau-de-vie et des roulades.

Il commença, comme les amuseurs de foire, à traîner avec lui son domicile : c'est un sage d'ailleurs, et si Bias n'était pas né il y a trois mille ans dans l'Attique, il aurait pu se dispenser de venir au monde, l'industriel qui nous occupe pratiquait d'instinct son genre de sagesse : *il portait tout avec lui.*

Cet homme vit-il — à l'aide de l'une de ces illuminations soudaines qui traversent quelquefois les esprits les plus étroits et les plus enténébrés — les travers et les vices de la société contemporaine, et trouva-t-il dès l'abord le genre de dépravation qu'il fallait inventer pour la distraire et gagner une fortune, en la viciant davantage ? Fut-il simplement un de ces ouvriers inconscients qui servent quelquefois les desseins de la Fortune, et qui,

par un heureux caprice du hasard, ont placé leurs intérêts sur le chemin que doivent prendre les passions publiques ? Qui le sait !

—

On sait seulement que son œuvre existe, que c'est lui qui le premier a allumé les trois quinquets dont j'ai parlé plus haut, et qu'à ce jeu, de cabotin il est devenu millionnaire...

—

Il allait, lui, par monts et par vaux, traînant après ses chausses reprisées ses tréteaux et ses artistes.

D'autres sont venus qui l'ont imité, l'ont dépassé, se sont fixés quelque part et sont restés là.

Dans ce milieu Thérésa est née.

—

Il fallait bien du reste, alors, que quelqu'un naquît : nous étions fatigués de Tamberlick, de Léotard et de Rigolboche ; il fallait admirer quelqu'un, et nous avons admiré Thérésa..... Depuis, on a admiré aussi la Patti, Suzanne Lagier et Batty : mais cela ne rentre nullement dans mon sujet.

Un homme d'esprit, M. de Ségur, a fait un livre où il expose les raisons qu'il a pour croire que Napoléon n'a jamais existé.

En effet, aux yeux des savants qui vivront dans deux mille ans, Napoléon sera évidemment un *type légendaire*, résumant sous un nom et une personnalité uniques, les faits, les pensées et la signification sociale d'une multitude d'hommes supérieurs, vivant à peu près à la même

époque : toutes proportions gardées, on pourrait en user de même envers Thérésa.

Ce n'est ni une *femme*, comme le pensent les badauds et les journalistes, ni une femelle, comme l'affirme M. L. Veuillot : c'est un type, un type en quelque sorte collectif.

Elle incarne en elle le café-concert, elle en vit et elle le fait vivre, et, seule, elle explique d'un geste ou d'un cri barbares, la raison, la puissance et la vitalité de l'institution qu'elle personnifie...

—

Le succès du café-concert et de Thérésa, qui a fait école, est un succès de fièvre qui emprunte son caractère à toutes les passions connues et cependant ne dérive d'aucune d'elles, qui prend à l'érotisme ses dépravations, à l'amour des arts ses ar-

deurs juvéniles, à l'amour de *vivre* ses jouissances, à la paresse ses voluptés, à l'ivresse sa langueur.

Écoutez crier une foule qui vient d'entendre une de ces chansons typiques qui bourdonnent dans le cerveau du reclus le plus farouche, et vous saurez peut-être comprendre combien le café-concert se lie à nos mœurs, comme il les complète et les assaisonne, quelle est l'harmonie particulière qu'il y introduit.

—

Ce sont des expansions béates, des joies sans contrainte, des extases bestiales, des délices qui touchent à la maladie, et l'homme qui provoque et dirige tout cela est un cuistre en tablier blanc, échappé d'une cuisine, et qui fume en regardant ses marionnettes se démener sur ses tréteaux.

Il y a surtout trois choses à étudier dans l'ensemble qui compose un café-concert : le personnel, le public et les artistes.

Le personnel est simplement une réunion d'hommes d'affaires.

—

Depuis le patron jusqu'à la bouquetière, en passant par les régisseurs, les inspecteurs, les garçons et la dame de comptoir, tous les gens qui font partie de l'administration d'un café-concert sont des gens d'affaires. Ils mettent en commun un fonds plus ou moins considérable d'argent, d'habileté, de savoir, de procédés, et l'exploitent ensemble, chacun en réalité pour son propre compte.

—

La matière exploitée et exploitable se compose indifféremment, pour les uns et

pour les autres, des artistes et du public.
Ils apportent dans l'accomplissement de cette tâche une âpreté, une persévérance, une absence de sentiments humains qui font songer aux mœurs farouches des Américains chercheurs d'or.

Il est donc tout naturel qu'ils réussissent.

—

Le public est, suivant les jours, les quartiers et la réputation du lieu, homogène ou sans liens, élégant ou lamentable, délicat ou grossier : il est toujours joyeux.

—

Je me suis un jour fourvoyé, vers Belleville, dans une baraque où l'on voyait des hommes presque ivres et des femmes presque abêties, et chaque fois qu'une jeune fille de seize ans laissait tomber de

sa bouche rose un propos qui eût fait rougir Rabelais et tous ses héros, un frisson courait dans cette salle froide et sombre, on voyait s'allumer des yeux éteints et rougir des bouches flétries.

Le lendemain, j'allai par curiosité dans l'un des cafés-concerts les plus élégants de Paris.

J'y trouvai mêlés des honnêtes gens et des drôles, confondues des bourgeoises et des lorettes. *L'Etoile* vint chanter son morceau de choix, le résultat fut le même. On trépignait d'enthousiasme; et en sortant, bourgeois et *gentils-hommes sous-marins*, mères de famille et cocottes, siffletaient entre leurs dents le refrain que tout le monde avait applaudi

et apportaient au logis cet écho des impressions du soir.

—

Le public, d'ailleurs, est si satisfait qu'il ne compte pas.

—

L'or qu'il gagne est la vile monnaie de cette excitation qui l'enivre : il le prodigue tout entier à sa passion, sans vouloir mêler à sa jouissance la seule préoccupation qui l'émeuve en dehors de celle dont il est alors occupé.

—

Ne croyez pas d'ailleurs que ce soit le contraste qui éclate entre la beauté des femmes et le rôle qu'elles jouent dans cette scène qui fait le succès de ces spectacles.

Non ! Ce n'est pas davantage le dévergondage d'idées et d'expressions qui y règne et qui est aussi complet que dans certains théâtres.

Non ! Il y a dans cette classe mille combinaisons inexplicables de sentiments et de sensations, et il serait inutile de songer à les surprendre et à les analyser.

Quant aux artistes, je n'en veux pas médire. Leur métier suppose un travail, et souvent — hommes ou femmes — leur travail a un but louable. Voici une historiette qui le prouve.

Une jeune personne qui avait acquis

au Casino Cadet une réputation de premier ordre et un sobriquet caractéristique, Eugénie la Toquée, rencontra dans les sentiers de la vie et sur les hauteurs peu verdoyantes de Montmartre, un garçon marchand de vin qui fit sur son cœur l'impression la plus profonde.

Elle profita des bontés qu'avait alors pour elle un homme mûr et folichon, pour prendre quelques leçons de chant qui la mirent à même d'écorcher les mélodies de Villebichot, d'une façon aussi distinguée qu'une femme du meilleur monde.

Lorsqu'elle eut obtenu ce résultat, elle eut le courage de congédier l'homme mûr, d'aller trouver un directeur de

café-concert, et de vivre d'amour et souvent d'eau claire avec les cent cinquante francs par mois que lui donnait son *impresario*.

—

Je trouve cela presque touchant, mais je suis obligé de vous conter un autre trait qui montre malheureusement la même personne sous un jour bien différent.

—

Deux jeunes étrangers visitaient un jour le foyer des artistes de l'établissement où chantait Eugénie.

L'un d'eux tenait à la main un superbe mouchoir de batiste et le portait de temps en temps à ses lèvres.

— Le beau mouchoir! dit Eugénie;

voulez-vous me permettre de voir de quelle façon sont brodées les initiales ?

— Volontiers, dit le jeune homme.

— Tiens, il n'a pas d'odeur, reprit la Toquée.

— Je n'aime pas les parfums, dit l'étranger.

— Eh bien ! votre mouchoir sera cependant parfumé.

Et Eugénie s'assit dessus en riant.

—

On dit que l'étranger a fait encadrer ce mouchoir, qu'il ne peut encore approcher, malgré plusieurs blanchissages...

—

Il y a donc des contrastes dans la vie

de presque tous les artistes des cafés-concerts : mais cependant on pourrait établir des catégories, surtout dans le personnel féminin.

Il y a les personnes dans la vie des-quelles la bouquetière et les garçons des premières tables jouent un rôle décisif ; il y a celles qui ne se préoccupent que de l'impression du vrai public et nullement de l'impression des beaux messieurs assis près de l'orchestre.

La différence qui existe entre les unes et les autres, c'est que les premières soupent, chez Hill's ou au café du Helder, de jambon, de poulet froid et de crevettes, et que les autres soupent, chez

elles, de deux sous de pain et d'une tasse de chocolat.

Elles sont, d'ailleurs, toutes aussi joyeuses, et se détestent avec la même cordialité.

VIII

UNE EXCURSION A JOINVILLE-LE-PONT

La carte de Tendre et l'île de Joinville-le-Pont. — M. Jullien. — Les commerçants de Paris et leurs qualités essentielles. — Une partie carrée. — Chassé-croisé. — Les théories de M. Jullien et un buisson d'écrevisses à la bordelaise. — Le péplum et la robe à treize sous le mètre. — Un bonnet de tulle et des boucles d'oreilles en brillants. — Hermance, Stéphanie, Caroline, Sarah, Blanche et Valentine B... — La semaine des deux sœurs. — *M. Mercredi.* — Le retour.

Si l'on dressait de nos jours une carte de Tendre, on ne pourrait se dispenser d'y tracer dans un coin les contours de l'île de Joinville-le-Pont.

Un homme intelligent et qui s'entend à donner aux moindres détails de la vie de plaisirs une direction particulière, M. Jullien s'est établi dans ce nid de verdure et y a créé l'établissement le plus charmant, le plus complet, le mieux disposé que l'imagination d'un poëte idyllique puisse rêver.

Au milieu des hêtres et des grands peupliers, sur un pré soigné comme les pelouses d'un jardin anglais et qui descend en pente douce jusqu'aux ajoncs et aux glaïeuls qui bordent les rives de la Marne, s'élève une maison d'aspect rustique, mais dont l'intérieur, machiné comme un décor d'Opéra, est meublé avec un soin qui accuse chez le propriétaire une entente complète et parfaite des besoins du Parisien en villégiature.

Est-ce un restaurant, comme le pavillon d'Armenonville ? un parc, comme celui d'Asnières ? un bal, une station de canotage ?

C'est à la fois tout cela et cela garde une physionomie spéciale.

C'est le rendez-vous hebdomadaire des étudiants en bonne fortune et des canotiers de la Marne, qui cherchent, au milieu des plaisirs champêtres, un écho des bruits parisiens ; et ce que j'ai vu là, certain dimanche, m'a paru si différent de ce qu'on voit ordinairement dans les environs de Paris, qu'il me semble opportun et intéressant d'en tracer un tableau physiologique.

M. Jullien, qui est Marseillais, est un commerçant parisien.

Vous n'avez peut-être jamais refléchi à l'ensemble de qualités et de génie que suppose, à Paris, l'exercice intelligent d'une profession quelconque.

Le commerçant de Paris n'est ni un marchand, ni un homme d'affaires, comme la plupart des négociants de province; s'il mérite vraiment cette dénomination qui, à mes yeux, est presque un titre, c'est un artiste doublé d'un philosophe et d'un observateur.

On en rètrouve les types complets dans Balzac, — ce qui prouve qu'il existait aussi bien en 1835 qu'en 1860.

C'est une forte race qui se perpétue et s'élève, et qui naît naturellement dans le milieu qu'elle s'est choisi.

Le commerçant de Paris, le restaurateur surtout, doit avoir le sentiment des convenances et l'instinct des intrigues au même degré que le négociateur secret d'une affaire d'État.

Il doit comprendre vivement et sauver plus vivement encore les situations les plus risquées, et se contenter de sourire et de s'applaudir lui-même lorsqu'il a conduit habilement une affaire délicate.

Ceci me rappelle un fait qui m'égaya beaucoup autrefois, et me rendit rêveur pendant plusieurs semaines.

Je dînais, par un beau dimanche, dans l'une des gargotes les plus courues de Paris ; j'étais attablé dans la salle commune, au premier étage, lorsque je vis entrer l'un de mes meilleurs amis, accompagné de la comtesse de X..., dont le mari me parut mériter en ce moment toutes les compassions.

Les deux amoureux s'assirent en face l'un de l'autre et tout près de la porte en glaces qui conduisait à l'office.

Leur dîner commença. Madame de X... était joyeuse comme une grisette en partie de campagne, et quelques mots saisis au passage m'apprirent que le comte lui avait demandé la veille la permission de s'absenter pendant vingt-quatre heures pour aller visiter une ferme en Normandie.

Mon ami me parut être le plus heureux des mortels heureux, et je me perdais dans mes réflexions solitaires, lorsque je vis le garçon de salle entrer, s'approcher de madame de X..., lui faire un signe, lui parler à voix basse pendant qu'elle pâlissait et, la rassurant d'un geste, lui montrer, ainsi qu'à son amant, la porte de l'office. La comtesse prit son chapeau, son châle et, suivie de mon ami, disparut dans un sombre couloir.

Une minute après, le comte de X... entrait à son tour, précédé du restaurateur et accompagné d'une *cocotte*, et, sur l'indication du malicieux commerçant, *s'asseyait à la place encore chaude que venait de quitter sa femme.*

Tout stupéfait, je regardai le maître de l'établissement : il était satisfait, mais il souriait à peine.

Il en avait sans doute fait et vu bien d'autres !

La première fois que j'allai chez Julien, je voulus en curieux visiter tous les coins de son domaine.

Il fut flatté de cette attention et tint à honneur de me conduire lui-même. Il me montra ses bosquets, ses jardins, ses salons, le cabinet appelé *le tiroir*, et m'éblouissait par la verve avec laquelle il m'exposait les détails de son métier.

— Je saurais, me disait-il en souriant, reconstruire le passé, deviner le présent et prédire l'avenir des personnes qui viennent chez moi, en m'asseyant pendant cinq minutes à l'ombre d'un bosquet où elles ont passé une heure... Tenez, c'est une femme mariée qui a dîné ici hier. Ce qui le prouve, c'est que la table et la

chaise où la dame s'est assise ont été disposées de manière qu'on pût ne point perdre de vue la porte d'entrée de mon établissement, et se ménager une retraite en cas de danger. Ce voile, qui a été oublié là, confirme mon assertion et témoigne de la précipitation avec laquelle s'est opérée la sortie. En outre, elle a cueilli une seule rose, un bouton à peine naissant; une lorette aurait ravagé le rosier, ou n'aurait rien pris...

— Mais, lui dis-je, cette coquille d'écrevisses qui est restée sur le sol?

— Cela prouve simplement, que l'amoureux est un homme à bonnes fortunes et qu'il se défiait de lui-même.

Il continua de m'exposer ses déductions, avec une logique qui aurait épouvanté un confesseur ou un publiciste répu-

blicain, me montrant ainsi sa maison par le menu.

J'avais désigné les plats que je désirais me faire servir à déjeuner, et, satisfait de l'ordonnance du repas, je savourais une matelote d'anguille avec la conscience d'un lecteur assidu des tartines du baron Brisse, lorsque je vis arriver Julien portant un magnifique buisson d'écrevisses à la bordelaise.

— Monsieur, me dit-il, vous n'avez pas demandé d'écrevisses, mais j'ai pris sur moi de vous les faire accommoder, me rappelant la remarque que vous avez faite tout à l'heure : on ne remarque que les choses que l'on aime.

Et il me laissa, plus étourdi qu'un lec-

teur du *Constitutionnel* après la lecture d'un entrefilet de M. Boniface.

Le dimanche, l'établissement de M. Jullien présente un aspect complétement inattendu.

Pêle-mêle, on dîne, on boit, on court, on danse. Les quadrilles se mêlent aux chansons et les chansons aux sauteries échevelées.

Les costumes offrent des bigarrures étranges, qui cependant ne manquent ni de charme ni d'une décence particulière : la vareuse en soie, le veston court, le péplum, la robe à treize sous le mètre, le bonnet blanc, le chapeau-mantille; et cependant le monde n'y est point mêlé.

Le calicot ne fleurit point chez Jullien...

C'est une compagnie éclectique qui se recrute parmi les artistes, les gens de finances et les étudiants.

Chacun amène là sa femme ; et comme le canotage a des inconvénients pour les toilettes trop soignées, on trouve dans un coin, chez un ami ou chez une amie, une collection de robes à six francs qui vont à tout le monde, de vestes qui s'adaptent à toutes les épaules et de chapeaux qui vont sur l'eau comme les feuilles des nénufars. Quant aux bijoux, on les garde ; l'eau ne les ternit pas lorsqu'ils sont vrais : et c'est ainsi qu'un étranger qui s'égarerait à Joinville pourrait voir, chez Jullien, une petite ouvrière en bonnet de tulle et en indienne porter aux oreilles, comme léger

ornement, des diamants de trois mille écus.

Les étoiles de ces fêtes nocturnes sont : Hermance, petite blonde dont la vivacité gracieuse fait sourire après avoir fait rêver ; — Juliette, grosse et jolie danseuse ; — Stephanie la Charbonnière, dont les yeux sont deux charbons ardents, — son nom ne vient point de cette particularité ; — Caroline, dite Caro ; — Sarah, brune et grasse, qui apporte en ses plaisirs toute l'ardeur de son sang oriental. On y voit aussi quelquefois Blanche et Valentine B..., deux sœurs qui hantent Mabille et habitent le quartier des Martyrs.

Elles ont trouvé le moyen de régula-

riser leur désordre et de faire d'une vie libre, et en apparence fort décousue, un programme où les moindres détails sont prévus, ordonnés et surtout chiffrés. Voici comment elles s'y prennent ; cela est fort simple : au lieu de recevoir des visites, elles en font.

Elles vont, par exemple, le lundi chez Alfred, le mardi chez Arthur, le mercredi chez Oscar, et ainsi de suite....

Un de mes amis fut longtemps, avec l'une d'elles, *M. Mercredi ;* et je dois ajouter qu'il ne s'en plaignait guère.

Tout cela saute au milieu de ces arbres, circule parmi les tables encombrées de buveurs, glisse sur la Marne aux reflets

d'argent, ou va se coucher sur la rive parmi les fleurs sauvages et les verveines embaumées, regardant tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt les astres, tantôt les hommes; et quand minuit a sonné, comme dans les légendes, le railway qui conduit à Vincennes est encombré de groupes joyeux qui éclatent de rire, et Joinville, plus paisible et toujours heureuse, s'endort dans la brume et dans l'obscurité.

Mais, revenons bien vite à Paris!

IX

LES RESTAURANTS

Minuit un quart.— Le *vulgum pecus*. — Le café Anglais. Le Grand-Seize. — Les soupeurs et leurs visages. — Les Mémoires du garçon. — La *Maison d'or* et *Tortoni*. — *Nous avons les adultères*. — Brébant-Vachette et les cocottes. — Hill's et le Helder. — Les Halles ou Bréda street ; un palais moderne ou l'égout collecteur. — Peter's. — *Nous autres journalistes*.

Il est minuit et un quart : les boulevards présentent un aspect parfois brillant, parfois lugubre. Les boutiques sont soigneusement fermées; seuls, les cafés et les

restaurants resplendissent encore de lumières.

Les hommes s'en vont généralement par groupes, et rient tout haut en observant qui passe et qui parle, et qui les précède et qui les suit.

Les femmes sourient comme des mourantes, de ce sourire bête et poignant qui fait venir aux yeux des larmes.

Ellesmarchent vite, haletantes, d'un pas saccadé, fiévreux et contraint, et froissent entre leurs mains la soie qui les habille et qui souvent n'est pas à elles.

Elles s'épuisent à agrandir leurs yeux pour les faire étinceler dans l'ombre qui les éteint, et chaque pas qu'elles font est un désespoir de plus.

C'est là le *vulgum pecus* dont nous avons parlé d'abord : ce sont celles qui, ne valant ni mieux ni moins que d'autres, sont dédaignées et livrées froides et

tremblantes aux quatre vents du malheur et de la nuit.

Pourquoi ?

Personne n'en sait rien. Parce que, pour parler leur langue, *elles n'ont pas de chance*. C'est la meilleure et la seule raison qu'on en puisse donner.

D'autres, qui ont trouvé des cavaliers pour les conduire, descendent de voiture comme des duchesses, appuyées sur une main finement gantée et entrent au restaurant pour réparer leurs forces ou pour en acquérir.

Un détail très-bizarre et tout à fait parisien, c'est que chaque restaurant où l'on soupe a une physionomie particulière et

qui, selon les temps et selon les gens, attire certaines personnes et en éloigne d'autres.

Il faut être assez corrompu et nullement blasé pour apprécier certaines nuances délicates qui, de deux soupers composés presque toujours de plats identiques mangés par des convives de même valeur et de même vie, font deux repas absolument différents.

Je vais essayer de dire en quelques mots quelles sont les observations qui doivent frapper le physiologiste qui accomplit un voyage à travers ces auberges célèbres, lesquelles ne sont souvent, hélas! pas autre chose que des coupe-gorges.

Le CAFÉ ANGLAIS est, à partir de minuit, le lieu de Paris où l'on peut faire les remarques les plus ingénieuses.

Les couloirs, encombrés de garçons cravatés comme des notaires, distingués comme des princes russes et fins comme les diplomates de toutes les chancelleries réunies, offrent un aspect à la fois discret, élégant, gracieux et sombre.

On ne rit pas volontiers sous ces lambris, à moins d'être un habitué du *Grand-Seize* et de tutoyer Cora Pearl et la Barucci.

C'est un plaisir concentré, une débauche recueillie et comme une orgie en dedans.

On se croise, sur les tapis étroits de l'escalier et des antichambres, avec les femmes les plus célèbres et, chose étrange, on n'éprouve auprès d'elles aucune sensation attractive. On leur cède le pas, on dit : Pardon ! tout bas; on les salue comme des duchesses et l'on passe, rêveur, pour aller retrouver sa compagnie.

On sent là, du reste, à côté de soi, tout un tissu de drames terribles, on lit même sur les visages, dans les salons publics, des histoires inconnues qui épouvantent, et l'on s'enivre de ces sensations, en compagnie de soupeurs qui mangent seuls un homard et s'en vont ensuite chercher je ne sais quelles aventures.

J'ai parlé du Grand-Seize : c'est un salon réservé à tout le monde de la haute vie, qui s'y réunit tous les soirs au nombre de vingt ou trente : ce qu'on fait là, vous le saurez peut-être, lorsque le garçon qui y est spécialement attaché rédigera ses Mémoires.

J'allais raconter une histoire, mais, à

l'idée d'en écrire les premiers mots, je sens une contraction à la surface de mon cuir chevelu.

Je me rabats sur un souvenir : c'est au Grand-Seize qu'une Altesse royale soupa récemment avec plusieurs membres du Jockey-Club.

La MAISON D'OR et TORTONI sont presque des restaurants de famille. Les garçons y ont un air discret qui doit donner à réfléchir aux amants qui croient être sûrs de la fidélité de leurs maîtresses.

J'ai retrouvé, à la *Maison d'or*, un garçon qui servait autrefois dans un restaurant voisin du bois de Boulogne.

Je m'étais, un jour, arrêté dans ce res-

taurant pendant l'été et, y ayant trouvé beaucoup de monde, je demandai au garçon s'il en était toujours ainsi.

— L'été, oui, monsieur, me répondit-il.

— Et l'hiver ?

— L'hiver, monsieur, reprit-il, *nous avons les adultères.*

Brébant-Vachette partage avec Bonnefoy les préférences des *cocottes*.

Elles sont là vraiment chez elles. Les froufrous de leurs robes de soie égayent les échos des cabinets particuliers, et leurs chansons légères s'échappent gaiement par les fenêtres entr'ouvertes.

Les parties carrées y sont fort suivies,

et l'on a pas besoin, comme ailleurs, d'être un habitué pour être bien servi...

La joie éclate sur tous les visages, et les garçons eux-mêmes semblent joyeux de ne point dormir.

Mais aux heures où les plus enragés soupeurs songent à regagner leur chambre à coucher, le restaurant HILL's et le CAFÉ DU HELDER présentent le spectacle le plus étrange que l'on puisse contempler.

Ici, ce n'est plus ni la joie, ni les plaisirs, ni l'orgie, ni l'excès ; c'est la fièvre. On crie, on chante, on s'agite, on dépense là l'esprit, non pour amuser, mais pour étourdir. Tout se confond dans une immense

liaison qui fait naître, entre quarante personnes inconnues ou aperçues à peine, des amitiés expansives qui épouvantent tous ceux qui savent garder leur raison. Les femmes, qui exagèrent tout, apportent là leurs clameurs, leurs querelles et leurs vertiges. Le bruit devient tapage, le tapage tumulte, le tumulte confusion.

On se connaît bientôt, on se lie : c'est comme une vaste auberge où des gens attardés veulent passer la nuit le plus gaiement possible, et, ne craignant ni l'hôte, ni l'hôtesse, ni les gendarmes, ni le commissaire, font bonne chère et dansent comme des aliénés échappés de prison.

Rien n'est prévu, tout vient du hasard et du caprice. Une nuit commencée là peut finir aux Halles ou dans un boudoir de Bréda street, dans un palais moderne ou dans l'égout collecteur.

C'est, disent les connaisseurs, ce qui fait le charme de la vie fiévreuse; et, comme ils en savent là-dessus plus qu'un simple plumitif, je les crois volontiers sur parole.

—

Il y a là, d'ailleurs, plus de déclassés que de vrais viveurs.

On y trouve surtout des fous ou des coquins, des imbéciles ou des roués, en un mot des oiseaux passagers de tout ramage et de tout plumage.

Ils souperont ce soir encore, et demain peut-être, mais après-demain seront-ils là?...

—

Si vous leur adressiez cette question, ils hausseraient les épaules, et finiraient

par vous dire qu'ils n'en savent absolument rien.

Après tout, n'ont-ils pas raison ? et n'ai-je point mauvaise grâce à me montrer plus exigeant qu'eux-mêmes.

On trouve, certes, tout ce que l'on veut chez PETERS, mais on y trouve aussi ce qu'on ne voudrait pas y trouver.

Ce sont ces bipèdes qui ressemblent à des journalistes comme des oies ressemblent à des cygnes, et qui infectent tous les endroits où on les rencontre de l'odeur de l'encens qu'ils brûlent sous le nez de deux ou trois hommes influents et vaniteux.

J'en connais un qui fait les courses de toute nature, qui emprunte cent sous à la dame de comptoir et quarante sous

au garçon, qui de sa vie n'a écrit trente lignes et qui me disait un jour, en se rengorgeant:

— Nous autres, journalistes...

Allons donc !...

X

DEUX HEURES APRÈS MINUIT

Deux heures après minuit. — Les retardaires. — Un galon de képi ou une garde d'épée. — Taches sombres et taches lumineuses. — Chiffonniers et torches. — On arrive et tout est fini.

Enfin, il est deux heures après minuit. Les cafés sont fermés. La bise nocturne, qui est un des bienfaits naturels de la situation et du climat de Paris, balaye les boulevards dans toute leur largeur.

On n'est éclairé que par des reverbères, et cet éclairage sombre, insuffisant et

morne, communique à tout ce que l'on voit une tristesse navrante.

Si, du haut d'une fenêtre ou de l'angle d'une rue, vous plongez vos regards sur les trottoirs de la rue Laffitte ou de la rue du Faubourg-Montmartre, vous apercevez quelques fantômes inquiets qui se perdent dans la nuit : ce sont les retardataires.

Vous avancez, vous les dépassez : elles sont tremblantes et gracieuses, caressantes et farouches.

Leurs yeux fouillent les profondeurs de la nuit, pour distinguer les sergents de ville qui font leur ronde deux à deux, et quand elles voient luire un galon de képi ou une garde d'épée, elles se sauvent effarouchées.

Parfois, une voiture à travers les portières de laquelle on entend des bruits de baisers, ou un couple qui rentre à pied, passent lentement devant vous et devant

elles : alors les yeux brillent, les lèvres se crispent et le frôlement de la soie devient plus distinct.

Elles sont émues.

On atteint bientôt la rue des Martyrs ou la rue Notre-Dame de Lorette, qui sont diaprées dans toute leur longueur de taches sombres et de taches lumineuses. Les taches lumineuses sont les chiffonniers et leurs lanternes ; les taches noires sont ces dames qui rentrent, escortées ou non.

Les unes et les autres arrivent cependant, — on arrive toujours trop tôt, hélas ! et toujours quelque part.

Les portes s'ouvrent, se referment, et c'est fini... tout est fini jusqu'au lendemain.

Croyez-vous que leur vie soit bien joyeuse ? Et notre titre est-il justifié ?

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SERVICE DES IMPRIMÉS

CONCLUSION

—o—o—

Clichy, qui existe encore et a la vie dure.

L'Hôpital du Midi.

La Morgue.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION IV

I. LE RÉVEIL DE PARIS 1

II. MABILLE 11

III. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES..... 39

IV. BULLIER..... 55

V. LES BALS EXCENTRIQUES..... 83

VI. LES CONCERTS DE PARIS..... 99

VII. LES CAFÉS-CONCERTS..... 119

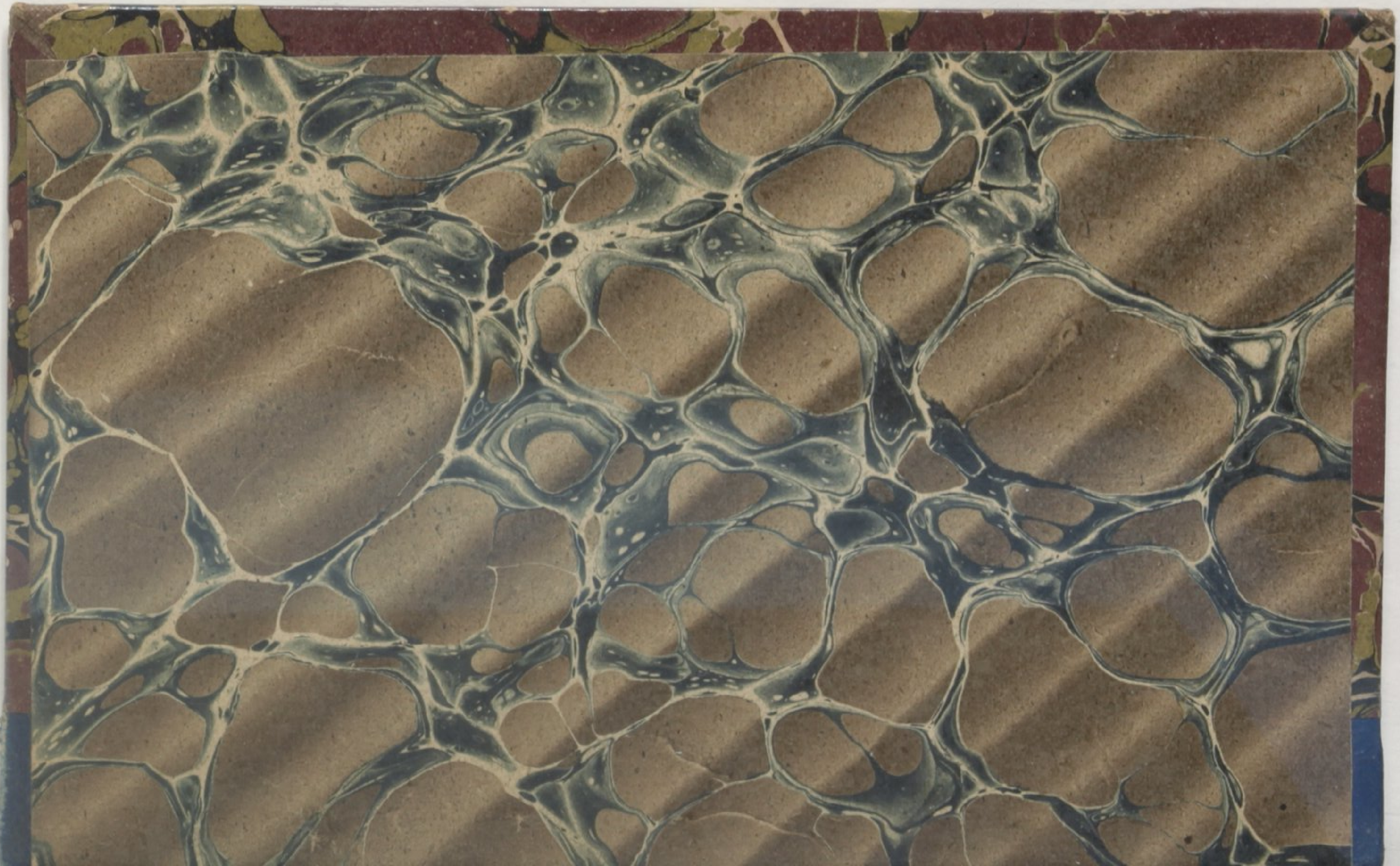
VIII. UNE EXCURSION A JOINVILLE-LE-PONT..... 141

IX. LES RESTAURANTS..... 157

X. DEUX HEURES APRÈS MINUIT..... 171

CONCLUSION..... 175

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04272910 4

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION
I. LE RÉVEIL DE PARIS
II. MABILLE
III. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
IV. BULLIER
V. LES BALS EXCENTRIQUES
VI. LES CONCERTS DE PARIS
VII. ILES CAFÉS-CONCERTS
VIII. UNE EXCURSION A JOINVILLE-LE-PONT
IX. LES RESTAURANTS
X. DEUX HEURES APRÈS MINUIT
CONCLUSION